

LA PRESSE

LA PRESSE, MONTRÉAL, SAMEDI 5 AOUT 1989

# Le mariage réussi de l'art et de la nature

Les Éditions Broquet fêtent leurs dix ans

PIERRE GINGRAS

Quand Marcel Broquet met les pieds à Montréal, en 1958, le Québec n'est pour lui qu'une terre de transit. Ce Suisse de 23 ans n'a qu'une idée en tête : s'acheter une ferme dans l'Ouest canadien.

Mais ces grands espaces, c'est dans les yeux de Française qu'il les retrouvera. « Je me suis fait accrocher par une petite Québécoise et je ne suis jamais reparti », dit-il avec un sourire. Pour le jeune couple, les Prairies et les Rocheuses, ce sera pour plus tard, durant les vacances. Quant à la ferme, elle se transformera plutôt en une librairie spécialisée à Verdun, où l'on vend du livre d'art et des ouvrages spécialisés sur la nature. La librairie existe toujours mais, après 18 ans à vendre des livres, l'appel de l'aventure se fait sentir à nouveau. Cette fois c'est l'édition qui le tente.

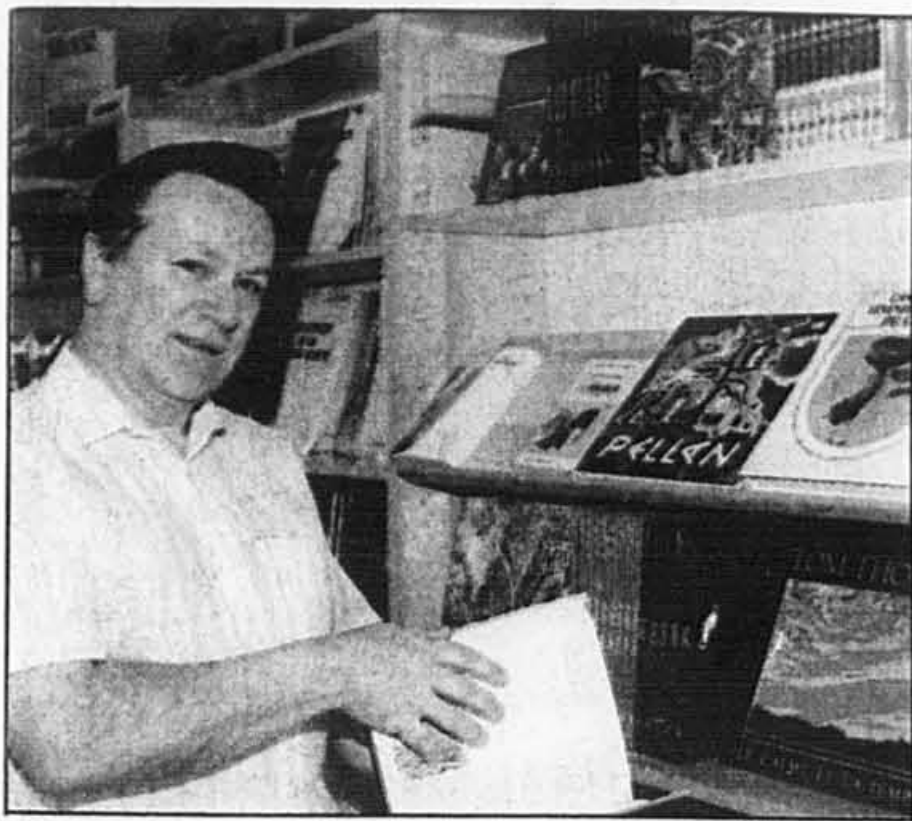
Aujourd'hui, Les Éditions Marcel Broquet fête leurs dix ans d'existence. En tout, 250 titres parus, un chiffre d'affaires qui a dépassé le million de dollars l'an dernier.

L'éditeur est resté fidèle au libraire qu'il était. Broquet est le seul éditeur au Québec à se consacrer exclusivement au livre d'art (peinture) et aux livres sur la nature. Le mariage entre Pelland, Cosgrove, Marc-Aurèle Fortin et la nature a réussi. Et il tient toujours.

Broquet est le premier éditeur, en 1980, à avoir publié un guide d'identification des oiseaux en français au Québec, avec une traduction faite au Québec, insiste-t-il. A cette époque, la très grande majorité des livres en français sur la nature étaient européens. « Le guide connu un succès immédiat. Les amateurs d'oiseaux attendaient probablement ce moment depuis longtemps car il n'existait rien dans ce domaine, sauf un ouvrage massif publié par les Musées nationaux du Canada (*Les Oiseaux du Canada*). Ce fut exceptionnel », raconte-t-il. Il ne faudra que deux semaines pour vendre 20 000 exemplaires du *Guide des oiseaux de l'Amérique du Nord* de Robbins, Brunn et Zim. Ce succès ne va pas sans causer des problèmes. « Il fallait que j'imprime à nouveau et l'argent n'était pas encore dans les coffres. Il a donc fallu que je trouve des prêteurs pour m'avancer la somme nécessaire à une réimpression ». Mais trois mois plus tard, 41 000 exemplaires du guide sont écoulés au Québec. Depuis ce jour, plus de 100 000 Québécois se sont procurés ce volume.

### Un domaine plus difficile

Mais c'est avec le livre d'art que Marcel Broquet fera sa première incursion dans le monde de l'édition. « On compte deux fois plus de peintres au Québec que dans le reste du Canada. C'est donc dire l'engouement qu'il existe chez nous pour cette forme d'expression. » Mais s'il existe un marché dans le domaine, les premières tentatives seront difficiles. Les deux premières monographies (Jean-Paul Ladouceur et Jean-Marc Blier dans la collection Signatures) se sont



Marcel Broquet

PHOTO ROBERT NADON, La Presse

**Le mariage entre Pelland, Cosgrove, Marc-Aurèle Fortin et la nature a réussi. En tout, 250 titres parus, un chiffre d'affaires qui a dépassé le million de dollars.**

bien vendues, mais il aura fallu investir beaucoup d'argent dans la promotion et la publicité. « Au Québec, il faut vendre de 3 000 à 4 000 exemplaires d'un livre d'art pour faire ses frais. Je ne pourrais vivre qu'à faire cela. »

Il faudra d'ailleurs attendre la publication d'un dixième volume pour commencer à rentabiliser les opérations. Jusqu'à maintenant, les éditions ont publié une soixantaine de livres consacrés à la peinture québécoise et une douzaine d'autres doivent paraître d'ici à la fin de l'année. Monographies (Alfred Pelland, Albert Rousseau, L'Archevêque, Beaulieu, etc...) et ouvrages thématiques (Le Groupe des Sept, Le nu dans l'art au Québec, etc...) prennent la place la plus importante. L'ouvrage le plus vendu reste cependant *Le Paysage dans la peinture au Québec* (8 000 exemplaires). Cela démontre que dans le domaine de la peinture, les Québécois sont encore très fidèles aux paysages, fait-il valoir.

### L'accueil de la National Geographic Society

Après la parution de son premier guide sur les oiseaux, Marcel Broquet signe une entente avec Golden Press afin de publier d'autres ouvrages de la maison américaine. C'est ainsi qu'on verra les premières traductions sur les arbres, les batraciens, les minéraux, les fleurs sauvages et les animaux sauvages, toujours présentées dans une perspective nord-améri-

caine. Depuis ses débuts, la maison d'édition a aussi obtenu les droits de diffusion en français du guide d'identification des oiseaux publié par la National Geographic Society et ceux du célèbre guide de Roger T. Peterson, tous traduits au Québec. Ce sont les plus gros « vendeurs » chez Broquet. Jusqu'à maintenant, plus de 200 000 exemplaires de ces trois guides ont été vendus chez nous. « Il est indéniable que de plus en plus de gens s'intéressent aux oiseaux, notamment chez les jeunes. Et je reste toujours surpris du nombre de personnes qui achètent les guides. Cette année seulement, on compte vendre 20 000 guides Peterson réédités en juin. »

De toutes les négociations avec les éditeurs américains, ce sont les rencontres avec les dirigeants de la National Geographic Society qui furent les plus agréables. Société sans but lucratif, la National Geographic ne vend aucun volume en librairie. Quand Marcel Broquet propose de traduire son guide d'identification sur les oiseaux, la direction est étonnée. L'organisme ne vend pas de traduction de ses ouvrages. « Ils ont réfléchi durant un an. Ensuite, ils m'ont invité à Washington où j'ai rencontré le président et une foule de dirigeants de la société qui se sont tous montrés forts sympathiques et d'une simplicité étonnante. Notre entreprise de Laprairie comptait dix employés. Je discutais d'affaires avec une maison d'édition qui en comptait 3 000. Je suis resté marqué par ce contact chaleureux. »

Les négociations avec l'éditeur des guides Peterson se sont avérées beaucoup plus difficiles, notamment parce que les droits de reproduction sont très élevés. Avant de vendre son premier guide Peterson cet été, Marcel Broquet aura investi \$ 150 000 et presque deux années de travail. Les négociations avec Houghton Mifflin ont d'ailleurs été plus ardues à cause des démêlés de l'éditeur américain avec les éditions France-Amérique, un éditeur-distributeur qui a fait faillite récemment (France-Amérique a été le premier à traduire le guide Peterson au Québec). Marcel Broquet se souvient très bien des problèmes qui ont précédé la faillite officielle. « C'était un vendredi, le 13 juillet 1984. Les créances n'étaient plus honorées et France-Amérique, qui distribuait nos livres, nous devait \$ 200 000. C'était la moitié de notre chiffre d'affaires. J'étais le plus important créancier. »

Mais l'entreprise familiale a réussi à passer à travers. Une seule recette : le travail et l'enthousiasme. « Il faut un enthousiasme débordant pour faire des livres et tenir le coup dans un pays qui un marché aussi petit que le Québec. Et puis il ne faut pas faire d'erreur. Ici, notre taux d'échecs, pour le livre d'art qui ne vend pas 1 000 exemplaires, par exemple, ne dépasse pas 5 p. cent. »

Sa hantise : la perfection. « Mais on ne publie jamais un livre parfait. Malgré tout le travail que l'équipe y met (sa femme révise tous les ouvrages importants, notamment la traduction), il se glisse toujours une coquille. C'est parfois décourageant. C'est pourquoi je reste toujours sensible au compliment lorsqu'on me dit que j'ai publié un livre bien fait. »

La conquête de Toronto

Mais le travail ne suffit pas, poursuit-il. Il estime aussi qu'il faut faire preuve d'une grande agressivité commerciale pour percer, établir un lien étroit avec le libraire, et faire beaucoup de publicité là où il est rentable de le faire. Marcel Broquet vise aussi le marché européen et le Canada anglais. Il est déjà présent en Europe où il existe une certaine demande pour le livre d'art québécois. Quant au marché anglophone, il estime que la aussi, il y a place pour le livre québécois en français. Mais c'est une question de distribution. Il soutient que les maisons d'éditions québécoises devraient se réunir pour former une maison de distribution à Toronto afin de desservir le public anglophone. « Les libraires anglais aiment faire affaire avec un éditeur anglophone. Mais jusqu'à maintenant, le projet n'a pas suscité d'intérêt au Québec. »

Et l'avenir ? Lui qui ne prend presque jamais de vacances aimerait laisser l'entreprise à ses deux fils (La maison vient d'ailleurs de changer de nom pour celui de Les Éditions Broquet). « Je pourrai alors prendre enfin le temps de voyager, de faire du canot ou encore d'observer les oiseaux. »



PHOTO JEAN COUPEL, La Presse

## Jean-Yves Soucy

La « porno » comme renouvellement

SONIA SARFATI

« L'être humain est un peu comme une scène. Une partie en est sous les projecteurs, en pleine lumière. Tout autour se trouve une tranche d'ombre, les coulisses. J'ai été déchiré entre l'envie d'écrire des livres bons, autrement dit sanctifiants, et le désir d'explorer cette marge obscure, noire. C'est ce dernier aspect qui l'a emporté. Du moins, momentanément. »

Jean-Yves Soucy a donc pénétré ces coulisses sombres d'où il a éreuté des personnages plus sombres encore. Des personnages qui hantent ses trois dernières œuvres, publiées aux éditions Les Herbes rouges : deux nouvelles, *Les Esclaves* et *Amen*, parues respectivement en 1987 et 1989 ; un roman, *La Buse* et *l'araignée*, publié l'an dernier.

Une dominatrice harnachée de cuir et de clous, armée d'un fouet et habitant un « dongeon » aménagé pour répondre aux envies les plus délirantes de ses clients.

Un sourd et aveugle par accident, devenu muet par choix, qui, grâce au toucher et à l'odorat, part à la découverte d'un monde infiniment plus riche que le réel en violence et en sexualité.

Une fillette, obsédée par le besoin de posséder sa mère, qui passe son temps à aller jouer au parc avec les vieux messieurs. Et qui, succombant à une jalousie féroce, finira par utiliser les grands moyens — lire « le grand couteau de cuisinier » — pour se débarrasser d'un amant de maman un peu trop tenace. Elle venait de découvrir, dans le dictionnaire, le mot « émasculer ».

Un garçon d'une quinzaine d'années, lui aussi follement amoureux de sa mère, qui pousse cette dernière dans le gouffre de l'inceste. Il l'accompagne bien sûr dans une chute qui, semble-t-il, les fera grimper au septième ciel.

Les coulisses explorées par Jean-Yves Soucy sont d'autant plus noires qu'elles sont celles de psychopathes. Des psychopathes profonds. Déments. Et abjects. « Les jeunes héros de *La Buse* et *l'araignée* étant ce qu'ils sont, je n'aurais pas osé écrire ce livre quand mes filles, qui ont aujourd'hui 17 et 19 ans, étaient plus jeunes, dit l'auteur. J'ai d'ailleurs été un peu gêné de le leur montrer. Sans raison probablement, puisqu'elles l'ont beaucoup aimé. »

### Les fantasmes des autres

Jean-Yves Soucy n'habite toutefois pas dans un univers aussi obscur et violent que celui qui, à première lecture, semble l'habiter. Appartement clair, moquette étouffant tous les bruits, tableaux aux teintes pastel sur les murs, colombe qui roucoule dans le salon, bibliothèques nombreuses et pleines.

L'auteur de 44 ans, né dans la vallée de la Matapédia, a travaillé comme garde-forestier, vendeur d'encyclopédies et de dictionnaires, comptable, travailleur social chez les Petits frères des pauvres. « J'avais décidé très jeune que je

SUITE A LA PAGE 13

## Pauline Julien : retour du Népal

A LIRE EN PAGE 13



### Comment ça va, les filles ?

Louise Portal, Marie Carmen et Martine Chevrier débarquent avec leurs dernières œuvres. Mario Roy les attend en page 15.

## Philip Roth est-il le meilleur ?

A LIRE EN PAGE 13



Je pense donc je lis

## Littérature

## Quand la Martinique devient sujet de roman

YVES DUBÉ

Quand la Martinique — terre antillaise de possession française — devient sujet de roman, tout prend une allure de pas cadencés, de courses effrénées, de sauts endiablés autant dans le temps que dans l'espace, tout prend une coloration semblable à celle que Gauguin a su trouver à l'autre bout du monde, tout se débouche dans une orgie de sensations olfactives venant des hommes et de la terre à en perdre la tête, tout revêt un voile mystérieux dû à l'art des quinboiseurs et à celui des illuminés de tous les débordements d'imagination et de perception spirituelle conjugués. Raphaël Confiant a voulu nous le confirmer dans une oeuvre à l'américaine un peu «longuette» par moments mais d'une ivresse verbale qui enchante tant que même ses longueurs conservent une réelle saveur.

Aux trois classes bien connues de la société martiniquaise — les nègres, les békés et les blancs — l'auteur ajoute l'influence des Indiens et celle des Chinois (plus rare toutefois) et finalement celle des Syro-Libanais. Cette addition lui donne l'occasion de rehausser son récit de traits historiques qui, en plus de leur éloquence naturelle, ont participé aux qualités du métissage national.

À travers des personnages particulièrement bien représentatifs autant moralement que physiquement de ces castes sociales et de leur métissage, c'est en quelque sorte toute la Martinique des villes, des plantations et de l'arrière-pays que Confiant veut faire vivre sous nos yeux. S'il choisit cette époque des années trente et quarante (avant, pendant et après la deuxième guerre mondiale), c'est qu'il en profite pour nous révéler des pages historiques antillaises aussi dramatiquement troublantes qu'humoristiquement tragiques que peut l'être la vie d'un petit peuple perdu comme un enfant égaré et qui se met toutes sortes d'idées en tête pendant que les grands de ce monde jouent le sort de la planète à coups de bombes et en se servant de toutes les tortures imaginables dont peut s'enorgueillir l'homme sapiens. À cet effet, je constate que le romancier se double ici d'un historien et que si les images du premier savent nous émouvoir, les rappels du second ajoutent à notre connaissance des faits et nous permettent d'accroître des présomptions déjà toutes au profit des insulaires. (En d'autres mots, les «blancs France» ou les Européens de toutes allégeances en ressortent plutôt «noircis» mais ce n'est pas de couleur de peau qu'il s'agit...)

Il ne faut pas oublier qu'au-delà de ce cadre socio-historique, c'est l'âme chantante d'une île dont chacun des ressortissants explose corps et âme pour célébrer la grande fête de la vie et cela même dans des conditions difficiles, voire humainement «impossibles». Les troubles du cœur, les bourdonnements incessants d'une sexualité débordante, l'omniprésence de cette

fierté si définitive des gens dont aucune forme de trahison ne peut ternir le courage, le besoin de se laisser charmer par toutes les chimères, les devinettes, les contes et les commérages et surtout par la capacité de pencher complètement du même bord que son cœur jusqu'à chavirer dans la mort. Voilà autant d'éléments que Raphaël Confiant a su développer jusqu'à la fine pointe de nos émotions et cela sans jamais se départir d'un certain humour qui lui aussi fait partie intégrale de son héritage culturel. Si certaines de ses exagérations semblent quelque peu «rabelaisiennes», je crois qu'il faut les interpréter comme autant de témoignages voulant prouver les richesses imaginatives d'une communauté à saveur locale inépuisables.

Les oeuvres précédentes de l'auteur avaient été écrites en créole — un créole à la moderne (selon une méthode phonétique maintenant reconstruite, contrairement au créole traditionnel — celui de Justin Lhérisson en Haïti, par exemple) qu'on essayait d'épeler en le rapprochant le plus possible des langues connues, de la langue française au premier chef, il va sans dire — et maintenant, son long roman de 335 pages est en français. Pour ma part, je me suis bien amusé de constater des termes créés de toutes pièces mais qui sont sans doute beaucoup plus imaginés que ceux du dictionnaire. Je n'en cite que quelques-uns: la maudition (pour la malédiction), la méprisation (pour le mépris), les zouelles du temps (pour les ailes du temps), la maigrichonnerie (pour la maigreur), un paquet d'années (pour plusieurs années), la doucine (pour la douceur), les sous-chiens (pour les nègres), zoulouter la langue française (pour mal parler la langue française), raconterie populaire (pour le parler populaire), emmerdations (pour emmerdements), etc.

Raphaël Confiant, dans son rapport historique de cette période, n'oublie pas son apport littéraire: la découverte de Césaire par Breton, la création de la *Revue du Monde noir* et la renommée du Salon de Paulette Nardal à Paris, l'édition d'*Ainsi parla l'Oncle* de J. Pricemars qui deviendra un classique et l'effervescence de tout ce qui a donné naissance au mouvement de la négritude dans la francophonie d'alors. Ses renseignements à ce sujet sont précis, exacts et nous permettent de nous remémorer des moments émouvants qui ont marqué la vie littéraire et culturelle de cette époque.

Raphaël Confiant a reçu cet été le prix Antigone de la ville de Montpellier (30 000 francs français) pour les grandes qualités créatrices de son livre *Le Nègre et l'Amiral*. C'est une première consécration, bien méritée d'ailleurs, et qui laisse en espérer beaucoup d'autres vu le talent assez versatile de cet auteur, vu surtout son admirable passion pour le sujet dont il traite si brillamment: la Martinique, son pays natal.

LE NÈGRE ET L'AMIRAL, par Raphaël Confiant, Grasset, Paris, 1988. 335 pages.

## Les essais



Paul Bowles dans le petit appartement de sa maison à New York en 1944.

## Un tour du monde avec Paul Bowles

JEAN BASILE

collaboration spéciale

Paul Bowles est un personnage légendaire. Il a toujours eu son «fan club». Qu'est-ce qu'il représente? C'est un des grands écrivains cosmopolites américains de l'entre-deux-guerres. Écrivain entre autres choses. Il a composé beaucoup de musique, sur des poèmes de Cocteau par exemple, ou de la musique de théâtre, ou des ballets. Il a été communiste naturellement. Sa grande passion a été le voyage. Sa ville d'élection est Tanger et il considère le Maroc comme le plus beau pays du monde. Il a 80 ans maintenant, vit toujours, dans le Midi de la France et se tient tranquille.

Ses deux premiers livres publiés en français sont *Un thé au Sahara*, en 1952 et *Après toi le déluge*, en 1955. Après ça le silence... Depuis deux ans, on réédite la plupart de ses oeuvres, romans et nouvelles. D'où vient ce regain d'intérêt, du moins dans les pays francophones, car aux États-Unis il n'a jamais été oublié? C'est la nostalgie d'un monde disparu où il y avait de la place pour les aventuriers des arts: les «colonies», les jolies femmes, les ombres mystérieuses qui glissent dans la nuit et les mystères spirituels. Paul Bowles n'est d'ailleurs pas un vagabond à la Kerouac. Il est bien élevé, aime l'argent. Il est chic. Reconnaissions qu'il ne doit pas être désagréable de rouler en Bugatti dans le désert.

Son autobiographie vient de sortir. *Mémoires d'un nomade*,

«nomade» parce que Paul Bowles n'aime pas beaucoup le terme de voyageur et moins encore celui de touriste. Ça commence à l'adolescence. Bonne famille bourgeoise unitaire. Principes moraux solides. Esprit droit mais un peu borné avec comme règle qu'il faut réussir matériellement dans la vie et que pour réussir, il faut travailler. Le premier départ (au vrai, une fugue), à dix-neuf ans, est pour Paris avec quelques recommandations en poche mais sans argent. La grande sarabande commence, ponctuée par des rencontres qui nous paraissent, à nous, éblouissantes dont Gertrude Stein naturellement. «Elle me considérait, écrit-il comiquement, essentiellement comme un phénomène sociologique (...) Je représentais à ses yeux le premier spécimen d'une espèce rare à l'époque, mais aujourd'hui répandue: celle du jeune américain élève dans une banlieue résidentielle en proie à un incurable mal de vivre».

Mal de vivre incurable, sans doute, mais la curiosité de Paul Bowles est incurable elle aussi. Elle ne cessera pas, pour le grand plaisir du lecteur, durant les cinq cent pages de ce livre. Paul Bowles aime ou n'aime pas. Il regarde toujours, écoute toujours, les paysages, les choses et les êtres. Il y a de l'exotisme dans ce livre et comment autrement puisque nous sommes en pays étrangers? On y trouve surtout une délicieuse leçon de vivre, d'autant plus attrayante que Paul Bowles, tout nomade qu'il fut, est un pragmatique qui connaît la valeur des choses, celle de l'argent par exemple, celle de l'amitié et de la solidarité aussi.

Cela ne l'empêche aucunement de pénétrer dans les royaumes de



Paul Bowles a maintenant 80 ans et vit dans le Midi de la France.

l'irrationnel sur la pointe des pieds. Il y a de très jolies scènes sur les Confréries extatiques du Maroc d'autrefois, par exemple. Il décrit ses premières rencontres avec le «majoun», une confiture au chanvre indien marocaine, où encore cette scène étonnante où, pour expérimenter les effets de l'éther (alors à la mode), il en imbibe un drap qu'il tend dans sa chambre à coucher avant de s'endormir! On devine la migraine. Ou alors, sur un tout autre plan, ce sont ses déliées avec l'agit-prop communiste américain, banderoles, slogans, théâtre populaire, etc. Le tout entre l'arrivée de Gore Vidal et le départ de Tru-

man Capote et la présence dominante d'Aaron Copland qui a été son professeur de musique et son admiration constante. Tout cela dans un va et vient incessant de Ceylan au Mexique avec, comme centre de gravité, Tanger la ville adorée.

Pourtant, c'est une autobiographie sans vacarme. Paul Bowles a l'humour tranquille et une sorte de fatalisme intérieur qui lui fait considérer avec le même étonnement une typhoïde qu'il contacte et un événement politique majeur. Sa femme, Jane, n'est qu'une présence discrète. On est quand même frappé par l'esprit de liberté mutuel qui anime ces deux êtres. Il parle de ses propres échecs avec décence. Il oublie ses succès sans se réjouir outre mesure de ceux des autres. Il ne dit jamais de mal de personne. Il semblerait que sa principale préoccupation soit de se trouver un piano partout où il va. Dieu sait que ce n'est pas facile. Il y arrive toujours. Entretemps, il écrit. C'est tout le contraire de William Burroughs, un autre amoureux de Tanger.

Il y a du joueur puritain et de l'égoïste chez Paul Bowles et, en effet, il semble écrire au fil de la plume, comme Stendhal, sans se soucier d'autre chose que de lui et de son piano mais pour y noter un thème à utiliser dans une future partition. Cette vie si tumultueuse, si passionnée, devient une leçon d'urbanité et de charme. Inutile de dire qu'il déteste l'américanisme dans ce qu'il a de destructeur et de vulgaire. Et puis, de Gertrude Stein à Timothy Leary, il faut le faire.

MEMOIRES D'UN NOMADE par Paul Bowles, autobiographie, 500 pages, éditions Quai Voltaire.

## ARTS PLASTIQUES

## Chapelle Sixtine: les nus du Jugement Dernier garderont leurs culottes!

BRUNO BARTOLONI

Agence France-Press

CITÉ DU VATICAN

Les nus du Jugement Dernier de Michel-Ange, rhabillés en 1564 par Daniele da Volterra, dit le «braghettonne» (le culottier), garderont leurs culottes et leurs caleçons: ainsi en a décidé le chef des restaurateurs de la chapelle Sixtine.

Dans une interview accordée récemment à l'hebdomadaire catholique italien *Trente jours*, M. Fabrizio Mancinelli a d'ailleurs estimé «très probables» que les «sexes cachés» de la dizaine de personnages concernés, dont saint Blaise et sainte Catherine d'Alexandrie, soient «perdus à jamais».

«Depuis le jour où l'on a commencé à restaurer la voûte en 1980, on s'est posé la question de savoir ce que nous allions faire des «voiles du Jugement», terme pudique par lequel les conservateurs du Vatican désignent les culottes, caleçons, pagnes et draps que Daniele da Volterra a peint pour cacher des nudités trop voyantes pour l'Église de l'époque.

Les règles imposent d'habitude que l'on cherche à garder tout ce qui fait partie de l'histoire d'un chef d'oeuvre. Des retouches successives peuvent être devenues une partie intégrante de cette histoire, souligne M. Mancinelli. Dans ces conditions, il est donc évident que nous garderons les retouches de Daniele da Volterra qui sont liées à la Contre-Réforme et au Concile de Trente et font donc partie de l'histoire de l'oeuvre.

Très probablement, ajoute-t-il, ces retouches sont «à fresque», ce qui signifie que les parties originales ont été martelées avant d'être recouvertes de peintures. «Même si on le voulait, il serait impossible de les récupérer. Sainte Catherine est le personnage le plus remanié. Elle

Les travaux de restauration des fresques de Michel-Ange à la chapelle Sixtine se poursuivent depuis 14 ans.

a été complètement revêtue par Da Volterra».

M. Mancinelli s'attend d'ores et déjà à des polémiques sur la restauration du Jugement Dernier, tout comme il y en a eu pour la voûte pratiquement achevée.

M. Gerardo Gaibisso, député démocrate-chrétien au parlement européen, a déjà présenté à Strasbourg un texte demandant que le chef-d'oeuvre de Michel-Ange soit reconduit «avec les splendeurs d'antan». Tout comme l'avait auparavant souhaité Eugenio Battisti, professeur d'histoire de l'art italien à la Pennsylvania State University.

En revanche, M. Giulio Carlo Argan, ancien maire communiste de Rome, et critique d'art éminent, a demandé qu'on garde culottes et caleçons, peints par le disciple le plus attaché à Michel-Ange, après avoir été élève de Giovanni Bazzi, dit le Sodoma.

Selon un témoignage historique écrit au XVI<sup>e</sup> siècle par le peintre-écrivain



Giorgio Vasari, Blaise de Cesena, maître des cérémonies du pape Paul III, est le prélat puritain qui dénonça le premier le «scandale» des nus de Michel-Ange, accusé d'avoir exposé d'une façon excessivement réaliste les «parties honteuses».

Accompagnant un jour le chef de l'Église catholique avec d'autres Monsignori à une visite de la chapelle où Michel-Ange était en train de terminer son oeuvre, il devait s'écrier: «La peinture doit être véritablement quelque chose d'horriblement malhonnête, si l'on doit y voir tant de nus montrant leurs parties honteuses. Ce qui convient à un bain public ou à un bistrot, n'a pas de mise dans une chapelle du pape». Sa réaction provoqua un bien hypocrite murmure d'approbation au sein de la cour pontificale.

Michel-Ange ne l'oubliera pas: le visage de Blaise figure sur les murs de la Sixtine. Mais le prélat est recyclé en Minos, le juge des Enfers.

Après neuf ans de travaux, l'immense fresque de la voûte — 750 mètres carrés racontant les histoires de la Genèse, entourée des Sybilles et des Prophètes — sera «remise» au pape le 31 décembre prochain, tel que Michel-Ange l'avait peint entre 1508 et 1512.

Dans quelques semaines commencera la campagne de contrôles photographiques du Jugement Dernier situé sur la paroi de l'autel. Les premiers coups d'éponge avec une lessive très spéciale seront donnés vers la fin du printemps 1990, après un sommet d'experts du monde entier réunissant «les pour et les contre».

Les échafaudages seront retirés en 1993. Coût total de la «grande lessive» de la chapelle: \$5 millions offerts par le Nippon TV de Tokyo pour l'exclusivité des images du chef d'oeuvre de Michel-Ange après le traitement.

Littérature

# Un voyage au pays du sexe et un petit tour au Népal...

Avec un roman de Michel Dumas et un récit de voyage de Pauline Julien et Denise Hébert



JEAN BASILE

collaboration spéciale

Tout le monde a le droit d'écrire, bien entendu. Tout le monde a le droit de publier. Comme aucun éditeur ne se pressait pour accepter son livre, Michel Dumas a décidé de publier «à compte d'auteur» comme l'on dit. Puis il a fait le service de presse à la critique.

On ne peut pas dire que ce jeune auteur de trente ans n'ait pas le sens de la publicité, croit-il. La couverture, noir et blanc, est ravissante. Il a pour préfacier un jeune auteur qui a remporté un certain succès, Christian Mistra, avec *Vamp*. Il a rassemblé pour le dos de la couverture quelques dithyrambes à son sujet. Enfin, surtout, le titre est agaçant. C'est *Cunnilingus!*, quoique le latin ne soit généralement pas approprié pour une couverture de livre.

Au fond, Michel Dumas a fait tout ce qu'il ne fallait pas faire. Reste à savoir ce qu'il y a entre cette couverture et derri-

re le titre en latin. Rassurons les ligues de décence. Le titre est abusif. Le héros se livre à quelques facettes sexuelles de cet ordre et même à de nombreux coits à Montréal et à New York. Mais enfin, il cite Banchot et même Caillou. Et, poussant la provocation jusqu'au bout, l'auteur s'écrit: «Si tu peux supporter tout ça, tu seras sub-versif, mon fils.» Il en faut quand même un peu plus. Pour lui, d'ailleurs, le rapport à la langue qu'implique le titre doit être pris métaphoriquement. La langue est celle de l'écrivain et les femmes concernées doivent être vues comme des emblèmes de la littérature.

Il n'y a pas de roman dans ce livre, malgré le titre. Ce sont, si on comprend bien, des chroniques publiées ici ou là, et rassemblées hâtivement. Ça commence par une poésie dont le thème est le néant qui «inventa la masturbation, le péché solitaire dans le vide incommensurable». Ça se termine avec «l'éternité qui est un long week end» et une invitation à la femme d'écartier les cuisses car l'auteur va jouir.

Aussi curieux que cela puisse paraître ce livre incohérent n'est pas sans révéler des qualités, embryonnaires il est vrai. Michel Dumas a une qualité, qui n'est pas mauvaise en littérature: il s'indigne.

Alors il met plein de points de suspension comme Céline. Il saisit ça et là des images un peu tristes et un peu sales mais qui semblent vraies. Il y a une sorte de dégoût de vivre, une tendance à s'anéantir assez communs. Il y a aussi quelque chose de plus sincère qui est un sentiment d'enfermement, sans doute caractéristique d'une génération à qui l'on demande de produire et de consommer comme des robots. Et puis, que faire, quand on a trente ans, que l'on est écrivain et que l'on regarde le monde, sinon de ressentir une sorte de morosité devant notre sempiternelle Gabrielle Roy, notre sempiternel Michel Tremblay, notre sempiternel petit univers des arts et lettres, etc.

De là, de cette morosité, de cette faculté à l'indignation avec une langue qui peut être rapide, Michel Dumas pourra sans doute tirer un autre livre. S'agit-il plutôt d'un raté que d'un ratage? Pour l'instant, il faut réserver son jugement.

**Aux Indes, citoyennes**

Dans les années soixante le Népal et Katmandou faisaient partie des pèlerinages obligés des hippies. Le haschisch que l'on y fabriquait était le meilleur du monde, croyait-on. On espérait y trouver l'inspiration divine entouré de divinités

bouddhistes et hindouistes dans leurs ornements rouge et or.

Vingt ans plus tard, on ne pense plus tout à fait comme ça. Voyageuses et voyageurs vont toujours au Népal. Denise Hébert qui est peintre et Pauline Julien viennent de s'y rendre. C'est leur découverte de l'Asie qu'elles racontent dans un double journal, *Népal: l'échappée belle!*

«Quelle (sic) plaisir de flâner dans ce village du bout du monde comme dans les rues de Montréal», écrit Pauline Julien. L'Annapurna l'émeut et elle voit ses formes éclatantes «comme de véritables parcelles d'éternité». Pauline Julien n'est pas Marie de l'Incarnation. Quand elle visite un monastère, elle se conforme spontanément aux rites «par respect pour nos hôtes». Pourtant, elle est séduite par «le côté primitif» et «ces traditions riches de valeurs d'une grande exigence et de mysticisme».

Denise Hébert voit plutôt les décorations géométriques «de terre ocre, noire ou rouge». Elle n'est pas insensible à l'étrange nourriture népalienne. Elle s'étonne de ce qu'un jeune lama lui demande cinquante roupies pour l'autoriser à prendre sa photo. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un lama, se demande-t-elle? L'oeil de peintre qui est le sien ne voit pas que

les couleurs. Il enregistre des scènes qui l'étonnent. Par exemple, un enfant enlève la culotte d'un vieillard mort pour la revendre. Mais pourquoi l'enfant donne-t-il des claques sur les fesses du vieillard déceci? Cela intrigue beaucoup Denise Hébert. Elle commente comiquement: «c'est peut-être pour le ressusciter».

Bon, nous ne sommes pas devant de contemporaines Madame David-Neel. Ni Pauline Julien ni Denise Hébert n'ont vu l'arbre dont les feuilles donnent des oracles. Ce sont tous deux des voyageuses amicales et discrètes. Les voilà de retour. Rentrée à Paris Pauline Julien règle son travail artistique avec son agent. Un romancier lui dit qu'elle n'a pas d'énergie et qu'il lui faut toujours la chercher dans l'action et la création. «Me faudra-t-il courir toute ma vie pour survivre?» Voilà qui expliquerait ce voyage en Asie. Quant à Denise Hébert, «une moitié de moi demeure au Népal», avoue-t-elle. Peut-être que cette «autre moitié restée au Népal» lui inspirera de belles peintures. En attendant, ce double récit est amical et discret comme elles.

(1) CUNNINGUS, par Michel Dumas, roman, 167 pages, éditions Pajot éditeur.  
(2) NEPAL. L'ÉCHAPPEE BELLE, récit de voyage, 143 pages, éditions VLB

Au plaisir de lire

## Philip Roth: un magnifique roman



JACQUES FOLCH-RIBAS

collaboration spéciale

Comment dire que Philip Roth est le meilleur écrivain américain d'aujourd'hui, au-dessus de Styron, d'Irving et de Pynchon? Surtout, comment dire pourquoi?

Parce qu'il est juif, et par conséquent ne parle que des questions philosophiques — les questions de l'homme devant la création et devant lui-même — devenant ainsi le moins américain, le plus intemporel, le plus mondial? Peut-être, et je ne m'engagerais plus sur ce terrain glissant d'une Amérique qui serait l'extrême occident de la *finis terrae* du peuple Blanc. C'est un terrain miné. Il faut sans doute laisser au lecteur, comme toujours, le soin de tirer des romans de Philip Roth son propre enseignement et son propre plaisir.

Mais il est facile de dire, au moins, combien de livres de Roth peuvent nous frapper, et que sitôt commencés on ne peut les laisser. Ils ne contiennent que du bon, à la fois substantifique moelle et la brillance du récit, le souffle continu de l'aventure. On va, on va, on veut savoir la suite et le message s'il y en a un — il y en a plusieurs — nous est distillé de surcroît, sans presque que nous y prenions garde, tant l'anecdote nous intéresse.

Roth avait écrit *Portnoy et son complexe* qui est resté, et restera je crois, comme une sorte de saga de l'obsession sexuelle d'un brave garçon juif de Newark dont la libération de sa famille de crâques ne pouvait prendre que cette forme exacerbée: le sexe. Sans parler du reste que contient ce livre et qui est beaucoup plus important.

Puis d'autres romans. Je ne peux pas les citer tous. Aujourd'hui *La Contrevie*. Le sexe y tient une grande place, la toute première et aux premières places. Le fond, lui, est l'éternelle ques-

tion: mais comment peut-on être juif? Je vous prie de croire que ce n'est pas triste. C'est encore meilleur que Portnoy.

Je disais qu'il s'y trouve plusieurs messages. Comme il y a plusieurs héros. Toujours doubles. Deux frères, Henry et le narrateur, Nathan. Henry, dentiste prospère, marié, trois enfants, plus Américain que lui, vous vous appelez Reagan. Henry tombe malade des artères. On lui colle des pilules. Elles l'empêchent d'érecter (si ce mot existe, sinon je l'invente). Pauvre Henry. Ça lui semble le sommet du malheur: c'est à cause de ce qu'il faisait avec son assistante. Aie, aie, pauvre petit juif qui n'a plus sa virilité...

Henry se confie à son frère Nathan. Or, Nathan (qui est Philip Roth lui-même) est un écrivain célèbre, dont les romans sur les juifs ont déclenché force scandales (comme le fit *Portnoy*) à la fois chez les juifs et chez les gays. C'est donc quelqu'un qui a des idées complexes, à peu près sur tout, et qui pourrait aider son petit frère Henry à se sortir de ce «merdier».

C'est ainsi donc, que commence ce roman désopilant, construit en double, dans lequel les deux versions des mêmes aventures nous sont données tour à tour. Et qui va nous entraîner dans le vaste monde.

Chez la famille nourricière de juifs de Newark, évidemment. C'est de là que tout est parti. Puis à New York. Ensuite, à Londres et même dans un petit village du Gloucestershire anglais. Et aussi en Israël, dans un kibboutz des «territoires occupés», en Judée. Et, chaque fois, nous allons trouver ces personnages doubles, dont l'attitude est inversée, qui se répondent l'un l'autre afin de nous plonger dans la réjouissance la plus pure en même temps que dans le doute le plus philosophique qui soit.

Qui a raison? Maria, maîtresse aimée de Henry, qu'il n'a pas voulu, ou pu, suivre en Suisse? Ou Maria, femme anglaise de Nathan?

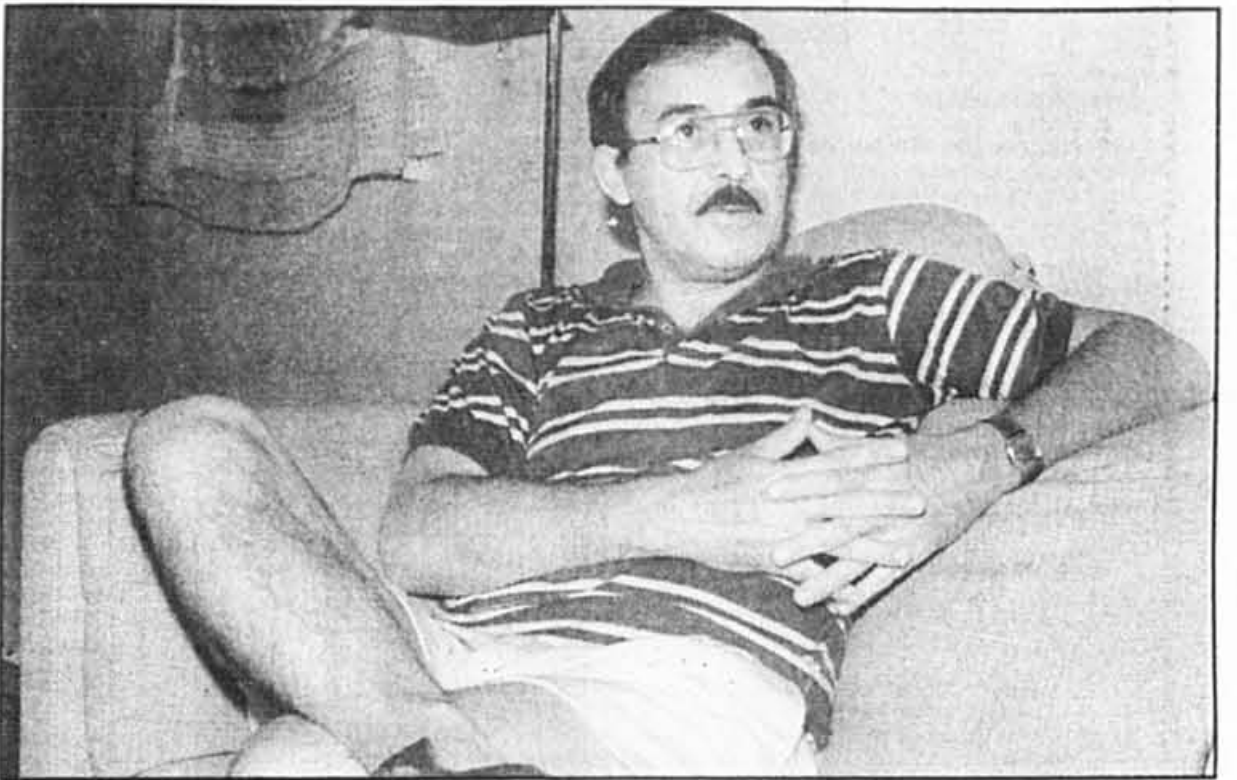
Qui a raison? Le tendre juif Shuki, à Tel-Aviv, ou bien le dur de dur Lippman, guerrier raciste de la colonie de Judée?

Qui a raison? Henry le dentiste qui veut changer sa vie et retrouver ses racines éternelles d'Hébreu dévoyé, dénaturé, revenu sur un coup de tête aux bords arides de la Mer Morte? Ou son frère Nathan, que tout cela semble fatiguer et qui ne songe qu'à écrire des romans — pour dire que personne n'a raison?

Il y a des scènes superbes. Je vous recommande celle d'un faux détournement d'avion à bord de la compagnie israélienne El Al. Je vous recommande aussi les scènes anglaises. Plus anglaises que ça, vous vous appelez Thatcher.

Bref, c'est un magnifique roman sur l'impuissance à changer la vie. On pourrait dire: le destin de l'humanité. Rien que ça. Philip Roth a toujours visé très haut. Le lecteur est censé érecter. Disons: jubiler.

LA CONTREVIE, par Philip Roth, roman, 379 pages, collection Du monde entier, traduit de l'anglais par Michel Waldberg, éditions Gallimard, Paris, 1989.



Jean-Yves Soucy

PHOTO JEAN GOUJIL, La Presse

## Prendre des risques en écriture

SUITE DE LA PAGE 11

voulais écrire, explique-t-il. Pour y parvenir, il me fallait vivre beaucoup de choses. Et lire beaucoup de choses. Car, selon moi, la lecture est le seul moyen d'apprendre à écrire.»

Une technique qui a porté ses fruits puisque, depuis 13 ans, Jean-Yves Soucy vit de l'écriture sous toutes ses formes. Il est journaliste à la pige, scénariste, correcteur, rédacteur. Et, bien sûr, auteur. Auteur, ces dernières années, de romans controversés qu'il ne qualifie «surtout pas d'érotiques mais plutôt de pornographiques dans le sens littéral du mot: écriture de la chair.»

«Mais ces récits ne contiennent pas mes fantasmes, se défend-il. Je les ai écrits dans le but d'explorer la tranche d'ombre qui entoure chaque être humain. Et, chose essentielle à mes yeux, pour ne pas me répéter. Nombre de romanciers n'écrivent pas plus de quatre ou cinq livres et se justifient en affirmant qu'ils n'ont plus rien à dire. Moi, je crois que c'est faute de s'être renouvelés. Je ne veux pas que ça m'arrive.»

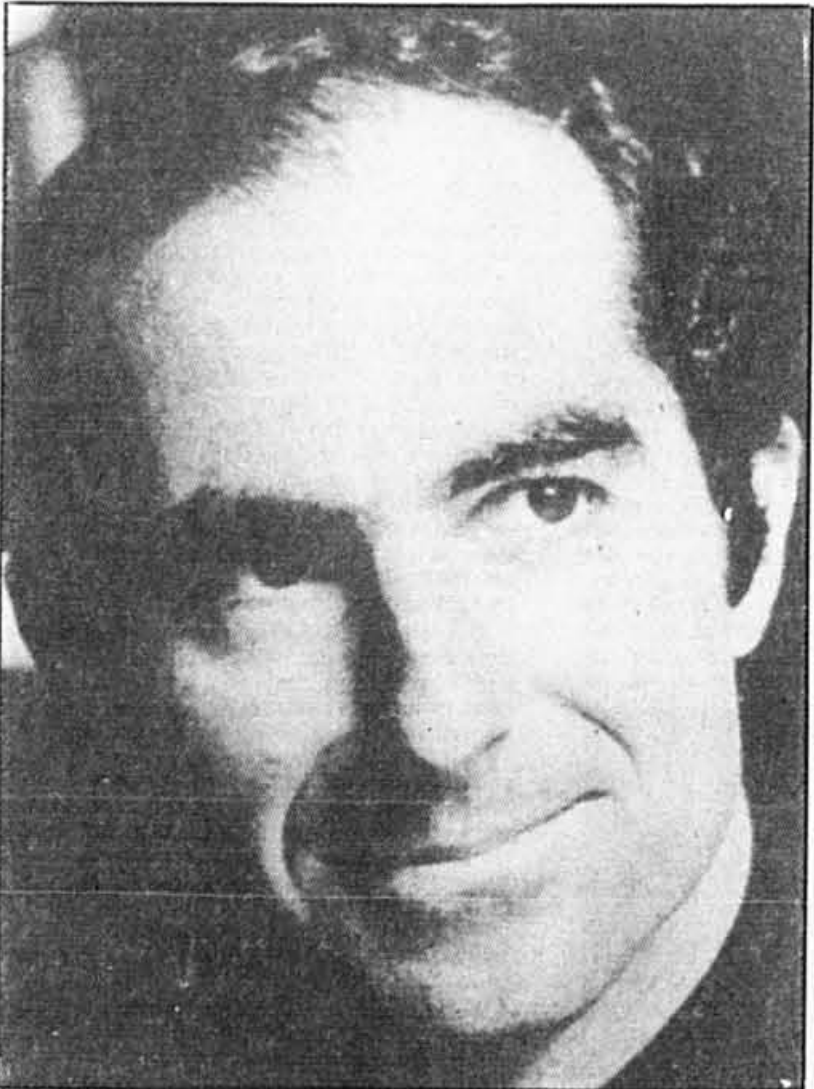
**Brûler les ponts**

Pas question, pour Jean-Yves Soucy, de refaire la même recette jusqu'à l'indigestion. Et il y a en effet un monde entre *La Buse et l'araignée* et *Un dieu chasseur*, son premier roman publié. Celui qui raconte l'histoire d'un trappeur vivant seul dans les bois. Celui qui, en 1976, a gagné le prix de la revue *Études françaises* et le Prix de La Presse, qui en est à sa troisième année et qui a été unanimement apprécié par la critique.

prendre ce qui se passe en eux, raconte l'auteur. Et je crois qu'en portant sur ces relations un oeil extérieur, j'ai réussi à ne pas tomber dans l'anecdote, à ne pas glorifier vainement ce milieu ni justifier quoi que ce soit.»

Jean-Yves Soucy considère maintenant avoir fait sa part pour les fantasmes sexuels. Par écrit, bien sûr. Après quatre récits de ce genre — le quatrième, *Du temps que j'étais femme*, sera publié l'année prochaine —, l'auteur passe à autre chose. Il travaille actuellement, à titre de co-auteur, sur un roman historique dont l'action se déroule en Arménie, en 1915.

Après? Il répètera peut-être encore ce genre d'expérience mais, un jour ou l'autre, effectuera un nouveau virage, brûlera un autre pont. «Il faut prendre des risques en écriture, conclut-il. Faire des choses nouvelles. Pas nécessairement des choses nouvelles en soi, mais nouvelles pour soi.»



Philip Roth

Les best-sellers

Fiction et biographies			
1	Dédale	Larry Collins	Laffont (5)
2	Une Prière pour Owen	John Irving	Le Seuil (10)
3	Jackie	David Heyman	Laffont (5)
4	Une Héritière de haut vol	Judith Michael	Laffont (6)
5	Juliette Pomerleau	Yves Beauchemin	Québec / Amérique (20)
6	Les Versets sataniques	Salman Rushdie	Bourgois (1)
7	Belle Ombre	Flora Groult	Flammarion (4)
8	L'Héritage d'Emma Harte	Barbara Taylor	Belfond (11)
9	La Belle Vie	Danielle Steel	Libre expression (3)
10	Mort d'un expert	P.D. James	Fayard (5)
Ouvrages généraux			
1	Le Chomin le moins fréquenté	Scott Peak	Laffont (28)
2	Moi, je m'en souviens	Pierre Bourgault	Stanke (10)
3	Père manquant, fils manqué	Guy Corneau	L'Homme (15)
4	L'Homme qui devient Dieu (Tome 2 - Les Sources)	Gerald Messadié	Laffont (1)
5	Bonne Table, bon coeur	Anne Lindsay	L'Homme (1)

Les listes nous sont fournies par les librairies suivantes: Alire (Longueuil), Bertrand, Demarc, Ducharme, Flammarion, Le Fureteur (St-Lambert), Guérin, Hermès, Lettre-Son (Outremont), Martin (Joliette), Le Parchemin, Raffin, Renaud-Bray et Sons et Lettres.

**DE RETOUR ACHAT ET VENTE**  
 COMMERCE  
**disc**  
 DIGITAL AUDIO  
 LIVRES, CASSETTES, DISQUES, D'OCCASION  
 3864 St-Denis, 387 Ste-Anne,  
 Montréal St-Jérôme  
 849-9014 431-7885

**L'ÉCHANGE**  
 ACHETE ET VEND AU MEILLEUR PRIX  
**disques, livres, cassettes, compact disc usagés**  
 choix et qualité  
 3694 St-Denis | 713 est Mt-Royal  
 849-1913 | 523-6389  
 METRO SHERBROOKE | METRO MT-ROYAL

**SPÉCIAL RENTRÉE**

**Le petit Larousse illustré 1990**

**LE BEST-SELLER DES DICTIONNAIRES**

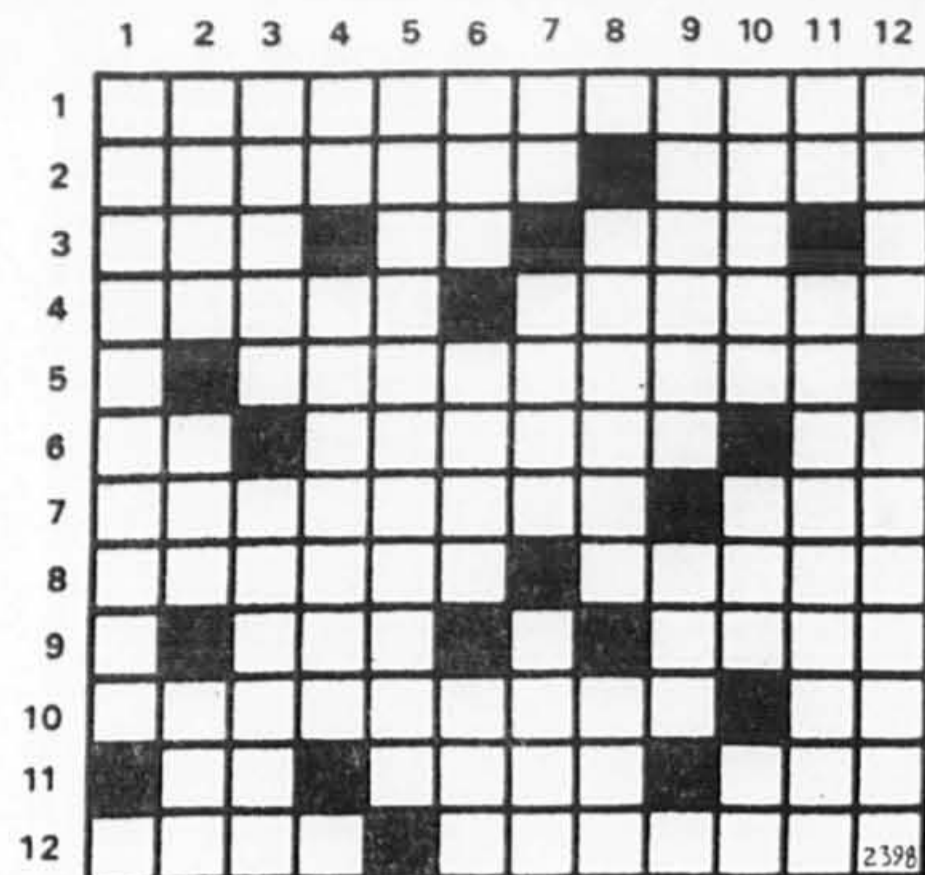
Maison de la Presse Internationale

- LE PLUS GRAND CHOIX DE PRESSE
- LIVRES (Best-Sellers)
- LIVRES DE POCHE

550 EST. STE-CATHERINE 842-3857  
 1393 O. STE-CATHERINE 844-4508  
 1645 O. STE-CATHERINE 937-6612  
 1128 O. STE-CATHERINE 874-1676  
 4062 ST-DENIS 842-6414  
 360 EST. MONT-ROYAL 842-8228  
 6216, CÔTE-DES-NEIGES 344-4944  
 5149, CÔTE-DES-NEIGES 735-2086  
 1371, VAN HORNE 278-1582

**OUVERT 7 JOURS**

# MOTS CROISÉS



### HORIZONTALEMENT

- 1 Opinion contraire.
- 2 Allongé — Divinité de l'Amour.
- 3 Petit mot latin — Un des points collatéraux — Plante parasite.
- 4 Peuvent être d'argent — Harcelee.
- 5 Eminence.
- 6 Avant re — Copier — Equerre.
- 7 De nouveau en sante — Force électromotrice.
- 8 Personne considérée comme infailible — Qui a rapport au divin.
- 9 Partie du pain — Lieu de départ.
- 10 D'une manière normale — Conjonction.
- 11 Usages — Malpropre — Étendue d'eau.
- 12 Diriger — Peut se dire de la viande.

### VERTICALEMENT

- 1 Se mettent autour de la taille.
- 2 Il mit au point le moteur à quatre temps en 1876 — Trois fois — A les.
- 3 Parente — Laisse passer la lumière en en diminuant l'intensité.
- 4 Tour — Roi de Juda.
- 5 Réunies.
- 6 Dans la rose des vents — Méprisabile — Extrémité méridionale du Plateau brésilien.

- 7 Platine — Cinéaste français — Démonstratif.
- 8 Pourries — De naissance.
- 9 Rapprocher — Ses habitants sont les Aptois.
- 10 Ville d'Italie — Franco — Note.
- 11 Fut changée en génisse — Inhumées.
- 12 Cheville de métal — Formuler.

### SOLUTION AU PROCHAIN NUMERO



### SOLUTION DU DERNIER PROBLEME

## VOTRE HOROSCOPE



DU 22 JUIN AU 22 JUILLET

CANCER

Une surcharge de responsabilités vous incombera au travail. N'hésitez pas à foncer; faites et dites ce que vous croyez, vos supérieurs vous écouteront. Tout ce qui touche la santé entre dans une phase assez bénéfique; vous percevrez une amélioration soudaine. En soirée, vous vous ferez des amis facilement. Votre sourire et votre sens de l'humour feront des conquêtes.



DU 23 JUILLET AU 23 AOÛT

LION

Vous devrez assumer de lourdes responsabilités dans votre milieu de travail. Cela ne vous plaira guère, mais vous n'avez pas le choix. Il est possible que vous soyez obligé de demeurer à la maison en soirée, car on réclamera votre présence. Les sorties sont sacrifiées, un rendez-vous remis, mais il en vaut peut-être mieux ainsi. Votre santé s'améliore, car vous voyez les choses sous un angle plus positif.



DU 24 AOÛT AU 22 SEPTEMBRE

VIERGE

Au travail, un problème inattendu amènera des solutions tout autant inédites. Vous devrez agir sans idées préconçues pour découvrir la clef du problème. Au plan sentimental, toutes les audaces vous seront permises. Certains auront l'audace des grands timides, ce qui les entrainera plus loin qu'ils ne l'auraient espéré.



DU 23 SEPTEMBRE AU 23 OCTOBRE

BALANCE

Après avoir vécu des moments très tendus, vous retrouverez votre calme même si vous vous sentez fragile. Un peu de repos serait salutaire, quitte à retarder certains engagements. Côté sentimental, laissez un moment de réflexion à votre partenaire. Celui-ci aimerait pouvoir prendre tout son temps pour réfléchir à la question.



DU 24 OCTOBRE AU 22 NOVEMBRE

SCORPION

Un confrère de travail vous colporte des rumeurs concernant personnellement. N'y accordez pas trop d'importance et menez votre barque comme bon vous semble. Le travail terminé, laissez les problèmes derrière vous et soyez présent à ce qui vous arrive. La personne aimée pourra sembler maussade au cours de la soirée; ne brusquez rien.



DU 23 NOVEMBRE AU 21 DECEMBRE

SAGITTAIRE

Vous traverserez une période de doute fort gênante aujourd'hui. Vous aurez tendance à masquer votre méconnaissance des faits derrière une fausse assurance. Vos paroles et actes chercheront à faire illusion. Cet état se reflètera sur votre vie amoureuse. Vos sentiments s'exprimeront d'une manière beaucoup plus conventionnelle, sans grande spontanéité.



DU 22 DECEMBRE AU 20 JANVIER

CAPRICORNE

Au travail, vous ferez face à quelques obstacles à cause de retards dans les communications. Vous devrez prendre votre mal en patience, car vous ne pourrez rien y changer. Votre santé risque de se retrouver momentanément à la baisse. Tout est question de moral en ce qui vous concerne. Une nouvelle un peu fâcheuse est à craindre en soirée.



DU 21 JANVIER AU 19 FEVRIER

VERSEAU

Un travail supplémentaire devra être accompli même si cela vous pèse lourdement. Une récompense ou un bénéfice futur ne changera rien à votre état d'esprit. A force de vouloir aider autrui, vous vous retrouverez à sec financièrement. Un dialogue, pourtant souhaité, tarde à s'établir entre vous et un membre de votre famille. En amour, votre idéalisme risque de vous jouer des tours.



DU 20 FEVRIER AU 20 MARS

POISSONS

On pourrait bien vous adresser des reproches non mérités au travail. Conservez votre calme et pesez bien vos paroles sinon vos dires risqueraient d'aller plus loin que votre pensée. Au plan financier, il vous faudra perdre vos illusions et regarder votre situation de façon bien réelle. Côté sentimental, vous trouverez des moyens originaux pour vous faire remarquer, pour manifester votre affection.



DU 21 MARS AU 20 AVRIL

BELIER

Perdu dans vos souvenirs, vous négligez vos affaires présentes et vous n'admettez pas d'être pris en défaut. Vos réactions seront impulsives et déroutent votre entourage. Côté sentimental, vous aurez des moments de profonde perplexité. Vous serez partagé entre un naturel altruiste et des inclinations plutôt égoïstes. Vous aurez de la difficulté à vous comprendre.



DU 21 AVRIL AU 20 MAI

TAUREAU

Un travail effectué dans le seul but de rendre service vous attirera moult remerciements. De vieux amis vous donneront leurs avis sur certains sujets; c'est à prendre en considération quoique trop de conseils peuvent nuire quelquefois. Il vous faudra ramener tranquillement l'être aimé vers la réalité, ses projets sont utopiques.



DU 21 MAI AU 21 JUIN

GÉMEAUX

Aujourd'hui, vos préoccupations seront beaucoup plus matérialistes que d'ordinaire. Vous ressentirez un besoin de sécurité et votre attitude sera conforme aux usages établis, aux règles acquises. Au niveau sentimental, vous déploierez beaucoup d'ardeur à la démonstration de votre affection.

**AVIS AUX LECTEURS:** De nombreux lecteurs écrivent régulièrement afin d'obtenir une consultation. Plusieurs ne reçoivent jamais de réponses. Il y a deux raisons qui expliquent cette situation. En premier lieu, étant donné le volume du courrier à traiter, nous devons tirer les lettres au sort. Deuxièmement, plusieurs personnes omettent d'indiquer des données essentielles, tels l'heure, le jour, l'année et le lieu de leur naissance. Sans ces informations, il est impossible de répondre valablement à vos questions. C'est pourquoi nous écartons ce genre de lettres. Merci de votre compréhension.

## RÉPONSE À VOS QUESTIONS

■ Je suis née le 1er juillet 1953, à 14h55, à Montréal. Que me réserve 1989 (amour, travail, santé, argent)?  
 □ L'année 1989 sera marquée par une baisse d'énergie physique, un manque de motivation générale de votre part et par de nombreux obstacles dans votre vie quotidienne, le travail et la vie sociale. Étant par nature une personne énergique et combattive, vous réagirez mal aux différentes restrictions qui vous seront imposées. Moins résistante, devant économiser votre énergie afin de rester en santé, vous devrez accepter de travailler dans un cadre étroit, de supporter les pressions et l'hostilité de certains collègues, employeurs, supérieurs. Période critique pour une relation amoureuse, une association à deux professionnelle, ayant montré depuis longtemps des problèmes graves, ayant limité ou bloqué votre liberté d'expression. Vous serez également impliquée dans des querelles idéologiques ou religieuses. Mauvaise période pour voyager. Dettes causées par un voyage mal planifié et comportant des incidents désagréables. Il vaudra mieux ne pas vous culpabiliser à cause de la tournure des événements; ne pas lutter inutilement contre des opposants trop forts pour l'instant, agir dans un cadre réduit, protéger votre santé en limitant vos activités. Mettez votre concentration sur un travail exigeant patience et précision. Limitez temporairement vos ambitions. L'année 1990 sera plus favorable en ce qui concerne votre vie intime.

■ Je suis née à Saint-Jérôme le 25 mars 1974 à 11 h 32. Que me réserve 1989? Vers quel genre de métier m'orienter? Vie sentimentale?  
 □ Vous avez une volonté forte, du courage. Votre entêtement et votre caractère inflexible vous mettent souvent en conflit avec les autres. Vous semblez même ne pas pouvoir vous passer de luttes, de conflits. Il faudra mieux canaliser votre énergie, ne pas vous disperser en querelles inutiles et garder votre force et votre efficacité pour les situations vraiment importantes où vous devez vous imposer, résister, lutter. Vous n'êtes pas faite pour une vie calme, une carrière tranquille. Vous devez vous orienter vers des occupations où il y a du mouvement, de l'imprévu, des défis constants, des situations en pleine transformation, des luttes. Vous devrez aussi discipliner votre caractère trop agressif pour pouvoir travailler davantage et plus étroitement avec les autres. La solitude, le travail isolé ne vous apporteront pas autant que le travail d'équipe. Vous êtes née pour construire, pour vous impliquer dans des milieux où l'on construit des choses et cela peut être dans une foule de domaines. L'important, c'est d'éviter les milieux de travail monotones, statiques, trop encadrés. En 1989, vous aurez des tensions dans votre vie sentimentale et avec votre famille. Conflits de personnalité avec des proches. Rupture sentimentale. Jalouise et manipulation émotive. Une année remplie d'interrogations, de tâches ardues, dans vos études et votre vie quotidienne. Moins de force physique.

Si vous recherchez la réponse à un problème se rapportant à l'astrologie, il suffit d'écrire à VOTRE HOROSCOPE, La Presse, 7, rue Saint-Jacques, Montréal H2Y 1K9.



Presses de la Renaissance

### AVANT-PROPOS

J'ai commencé à écrire ce livre il y a plus de vingt-cinq ans avec l'intention de raconter l'histoire de ma vie, ce qui a donné plus de cinq mille pages. Aujourd'hui, il s'agit avant tout d'une recherche de moi-même; le récit est le moteur de la découverte. C'est une tentative pour plonger dans mon passé et, plus important encore, au fond de moi-même, une tentative pour rassembler les morceaux épars de mon existence. Je vais m'efforcer de disposer ces morceaux de façon à former une mosaïque. Une mosaïque que je puisse contempler sans honte. Je veux donner une image vraie de moi-même, sans complaisance, une image que ma femme et mes fils pourront regarder en face. D'autres, peut-être, auront envie eux aussi de partager cette découverte.

Les plus grands mensonges sont ceux que nous nous faisons à nous-mêmes, déformant notre vision, occultant certains épisodes de notre vie, en embellissant d'autres. Ce qui reste, pourtant, ce ne sont pas les faits bruts de l'existence, mais la vision que nous en avons. Tel est notre être véritable.

Plus j'avance sur le chemin qui mène à la découverte et à l'accomplissement de moi-même, et plus je suis impatient. Le temps presse: j'ai peur de disparaître avant d'avoir pu réunir tous les morceaux de la mosaïque et contempler l'oeuvre achevée.

### LA BOÎTE EN OR

Je suis arrivé sur terre dans une magnifique boîte en or ornée de fleurs et de fruits délicatement ciselés, et suspendue au ciel par de fins rubans d'argent.

Par une belle matinée d'hiver, ma mère faisait cuire du pain dans la cuisine, lorsqu'il lui sembla voir quelque chose dehors. Après avoir essayé la buée sur la vitre, elle aperçut la belle boîte en or qui brillait dans la neige. Elle jeta un châle sur ses épaules, se précipita dans le jardin et... me découvrit. Un beau bébé! Un petit garçon tout nu, qui souriait. Elle me prit avec infiniment de précautions et me serra contre sa poitrine pour me réchauffer. Puis elle m'emmena à l'intérieur.

C'est ainsi que je naquis. Je sais que c'est vrai parce que c'est ma mère qui me l'a dit.

Lorsque l'on me raconta cette histoire pour la première fois, je m'inquietai de la boîte en or. « Qu'est-ce qu'elle est devenue, maman, cette boîte en or avec les rubans d'argent? »

— Je n'en sais rien. Lorsque j'ai regardé par la fenêtre, elle avait disparu.

— Mais pourquoi tu n'avais pas pris la boîte? — Mais parce que, quand je l'ai trouvée, j'étais si heureuse que je ne pouvais penser à rien d'autre. »

Je regrettais que ma mère eût ainsi laissé disparaître la magnifique boîte en or. Mais j'étais aussi très heureux de représenter aux yeux de ma mère quelque chose de plus important qu'une boîte en or avec des rubans d'argent qui montaient jusqu'au ciel. Depuis ce jour-là, j'ai toujours su que je serais quelque un.

Mais pendant longtemps, je ne fus rien.

### 46 EAGLE STREET

« Rien », cela voulait dire être le fils d'un immigrant juif de Russie, illettré, dans la ville WASP\* d'Amsterdam, État de New York, à 55 kilomètres au nord-ouest d'Albany. Cela voulait dire vivre dans l'East End, de l'autre côté de la ville, loin de Market Hill où vivaient les riches. « Rien », cela voulait dire vivre au 46 Eagle Street, une minuscule maison en planches grises, de deux étages, la dernière maison d'une rue en pente, près des usines, des voies de chemin de fer et de la Mohawk.

Mon père, Herschel Danielovitch, était né à Moscou vers 1884, et il avait fui la Russie vers 1908 pour ne pas partir à la guerre contre le Japon. A cette époque, lorsque les paysans ignorants comme mon père étaient enrôlés, on leur attachait du foin sur une manche et de la paille sur l'autre, pour leur apprendre à distinguer leur main droite de leur main gauche. Ma mère, Bryna Sangel, issue d'une famille de paysans ukrainiens, demeura en Russie et travailla dans une boulangerie pour économiser de l'argent. Au bout de deux ans, elle put rejoindre mon père en Amérique. Elle voulait que ses enfants voient le jour dans ce pays merveilleux où les rues étaient pavées d'or (ce sont ses propres mots!).

A présent, l'île d'Ellis a été transformée en musée, mais entre 1892 et 1924, c'est là que débarquèrent plus de seize millions d'émigrants.

Entassés dans des entrepôts dans une effroyable odeur de vomissures, ils contemplaient en silence, les yeux écarquillés, la statue de « La Liberté éclairant le monde », sur l'île voisine de Bedloes.

« Donnez-moi vos pauvres, vos épuisés, vos masses agglutinées qui cherchent à respirer librement. » Quels mots admirables, mais les émigrants, Polonais, Italiens, Juifs russes, étaient parqués comme du bétail, grossièrement traités par des fonctionnaires, contraints d'arborer, épinglés à leurs vêtements, des cartes portant leurs noms ou du moins le nom qu'avait compris un quelconque employé. Il fallait avoir des papiers en règle, passer des visites médicales. Mais quelque dur que fût l'accueil, ceux-là avaient encore de la chance. Tout valait mieux que ce qu'ils avaient quitté. Ils abordaient l'Amérique avec espoir, détermination, et un



Mon père, marchand de chevaux en Russie, devint chiffonnier aux États-Unis: en échange de quelques pièces, il ramassait de vieux chiffons, de la ferraille et toutes sortes d'objets hétéroclites. Moi, Issur Danielovitch, j'étais le fils du chiffonnier.

peu de peur. On n'en renvoya que deux cent cinquante mille. Trois mille préférèrent se suicider en Amérique plutôt que de retourner vivre dans le pays qu'ils avaient fui.

Mon père et ma mère faisaient partie de ceux qui avaient de la chance: ils fuyaient la Russie des pogroms, les jeunes Cosaques excités par la vodka, qui s'amusaient à fendre le crâne des Juifs dans les rues des ghettos, au grand galop de leurs chevaux. L'un des frères de ma mère fut ainsi tué dans la rue, sous ses yeux.

Mon père avait appris le métier de tailleur,

mais ses mains étaient si grandes et si épaisses qu'il ne pouvait manier l'aiguille avec délicatesse. Alors on lui liait le pouce et l'index pendant toute sa journée de travail. Il faisait froid en Russie, en hiver, et il n'avait pas de chaussures, seulement de la toile à sac pour envelopper ses pieds. Il sautait d'un pied sur l'autre, frottant le pied contre la jambe pour se réchauffer.

Herschel et Bryna Danielovitch finirent par échouer à Amsterdam, dans l'État de New York, et se mirent en devoir de procréer. En 1910, 1912 et 1914, naquirent mes soeurs Peshka, Kaleb et Tamara. Puis ce fut moi, Issur, en 1916. Puis trois autres filles: les jumelles Hashka et Sifra en 1918, puis finalement Rachel en 1924: ma mère avait alors quarante ans.

Danielovitch signifie « fils de Daniel », j'en déduis donc que mon grand-père paternel devait s'appeler Daniel, mais je n'en suis pas sûr. Plus tard, nous nous sommes appelés « Demsky », parce que le frère aîné de mon père, Avram, qui l'avait précédé à Amsterdam, avait été pour une raison inconnue appelé « Demsky ». Mon père devint donc Harry Demsky. Un autre de ses frères avait acheté une petite boutique de cordonnerie à un dénommé Greenwald. Le nom figurait sur l'enseigne. Un jour, un client entra dans la boutique: « C'est bien vous, le patron du magasin? — Oui. — Eh bien, monsieur Greenwald... » Pour le reste de sa vie, il conserva le nom de Greenwald.

Mes soeurs et moi sommes tous nés le 7 ou le 14 du mois. Comme cela nous semblait tout de même étrange, nous décidâmes un jour de vérifier nos certificats de naissance: pas un seul d'entre nous n'était né un 7 ou un 14. En fait, ma mère, illettrée, savait seulement que nous étions nés au cours de la première ou de la deuxième semaine du mois. C'est ainsi que mon anniversaire, le 9 décembre, fut toujours célébré le 14.

Ma vie m'apparait comme une pierre jetée à la surface d'un étang. Les premières rides seraient la sécurité de la cuisine. Je me souviens de merveilleux moments de tranquillité dans la cuisine havre de paix et refuge pour moi. Mes trois soeurs aînées étaient à l'école, les trois plus jeunes dormaient ou... n'étaient pas encore nées. Seulement maman et moi. Quelle paix, quel bonheur douillet! Parfois, dans cette cuisine si calme, le soleil se mettait à danser sur les murs, au rythme des mouvements de ma mère qui pétrissait le challah, le pain du sabbat.

« C'est quoi sur le mur, maman? — Les anges qui font du pain. »

Je croyais ce que ma mère me disait. Le tonnerre, c'étaient les anges qui jouaient aux boules. Le neige, c'étaient les anges qui balayaient la terrasse du ciel.

\*WASP: initiales de White Anglo-Saxon, Protestant: quintessence de la normalité respectable aux États-Unis (NFT).

à suivre

© 1988, Kirk Douglas.  
 © 1989, Presses de la Renaissance, pour la traduction française.

Disques

# Trois chanteuses débarquent avec leurs dernières oeuvres



MARIO ROY

« Au Québec, on aime ça, les chanteuses! » La réflexion m'a été faite il y a quelques mois par Hélène Dalair, claviériste et chef d'orchestre de Richard Séguin. Elle travaillait justement à ce moment-là aux premiers démos d'une p'tite nouvelle, pleine de talent bien sûr, appelée à devenir la... 35<sup>e</sup> ou 36<sup>e</sup> chanteuse « en exercice » du pays, selon le petit calcul effectué par la musicienne...

C'est vrai, on aime ça, les chanteuses.

Mais c'est un métier difficile. D'abord, aux filles, il faut une voix, ce qui n'est guère essentiel pour les gars qui se risquent dans la profession: Ginette Reno, Martine Saint-Clair et Céline Dion ont tout misé — et tout gagné — sur leur appareil vocal (bien que, dans le cas de Reno, il y ait une indéniable qualité de « tripes » qui entre en ligne de compte).

Ensuite, il faut se démarquer de la concurrence, se créer une niche bien à soi, ce que bien peu réussissent.

Enfin, il leur faudrait maintenant donner de la profondeur à

leur production. Trois fois hélas, jusqu'à maintenant, elles ont peu réussi: mises à part une ou deux exceptions confinées à la marginalité, quel autre nom que celui de Marjo est-il possible d'inscrire aux côtés de ceux de Rivard, de Séguin, de Piché, de Flynn, de Boulet?

Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça: à quelques exceptions près encore une fois, les filles sont confinées (ou se confinent elles-mêmes) à l'interprétation, et à une fonction décorative — c'est sexiste, je le sais, mais c'est ainsi — ce qui n'implique aucun jugement de valeur sur l'effort qu'elles mettent et sur le succès que, ce faisant, elles obtiennent.

Louise Portal, Marie Carmen et Martine Chevrier ont toutes trois accouché de productions importantes au cours des dernières semaines. Mais aucun de ces trois microsillons ne risque de modifier le tableau général des trois douzaines de chanteuses québécoises.

**Du cinéma... moins le son**  
Pourtant, par exemple, Louise Portal est une fille très forte.

Au cinéma, elle a tenu des rôles difficiles avec brio. Sur scène — je me souviens d'une fort belle soirée, au Club Soda, il y a cinq ou six ans —, son charme félin et sa capacité de bien s'entourer font merveille. Quiconque a, à



cette époque, entendu *Backstage* (pièce dans laquelle brillait, il est vrai, la petite sœur Priscilla) en garde un souvenir ému.

Alors, comment se fait-il que Portal, son dernier microsillon, soit si quelconque, si monocorde... si banal, pour tout dire? Ce n'est pas la voix qui cloche, bien que je connaisse des tas de gens à qui le ramage de Louise Portal ne revient définitivement pas. Moi, j'aime bien: voix très sensuelle qu'elle a appris à nuancer, parfois très douce, parfois gutturale, toujours scientifiquement placée.

Alors? Alors, je serais plutôt porté à blâmer Walter Rossi, le *deus ex machina* de Portal, qui a

composé, arrangé et programmé la totalité de ses musiques, qui lui a imposé cette rythmique plus ou moins *dance music* presque mur à mur, qui est tombé en amour avec les boîtes noires au point de faire de Portal un produit d'une froideur incommensurable.

Qu'on me comprenne bien. Le synthé est une merveilleuse invention, les boîtes à rythmes et les systèmes MIDI également. Mais c'est comme la tarte aux pommes: trop, ça rend malade. Ce n'est pas un hasard si plusieurs — Charlebois, notamment — reviennent partiellement à l'instrumentation acoustique et électrique.

Bref, on dirait que Rossi s'est contenté d'échantillonner David Foster pour plaquer ce son sur des mélodies ne contenant aucun *hook* auquel se raccrocher. Même la guitare de Kathleen Dyson — qui, habituellement, n'est pas piquée des vers — passe inaperçue dans *Cinéma*.

Quant aux strophes de Louise Portal et Thierry Sechan, elles se perdent dans ce magma. C'est dommage, car deux tonnes au moins pourraient être, de ce point de vue, presque géniales. Louise Portal a toujours eu le chic pour endosser le mal de l'âme de l'adolescence. *Solitaires* et *Vivre* sont bien senties, renvoient à des images saisissantes; mais ces images sont assassinées par un son qui, à la limite, devient irritant.

**Elle chante du rock**  
*Piaf chanterait du rock*, ça ne fait aucun doute, mais elle le ferait avec une telle imagination et un tel élan...

Marie Carmen, que l'on a découverte avec plaisir dans la dernière version québécoise de *Starmania*, débarque avec *Dans la peau*; et avec un programme bien arrêté:

*Je veux voir briller mon nom*  
*Au firmament en lettres de néon*  
*T'en auras pour ton argent*  
*Avec moi, tu joues gagnant...*

## The The

### Un disque majeur



ALAIN BRUNET

collaboration spéciale

À lui voir sa gueule d'enterrement, à lire l'histoire de ses jeunes et de ses exploits microbiotiques, on peut penser que Matt Johnson est un joyeux puriste. Mais voilà, il fait de la grande musique pop.

Le dernier disque de The The, *Mind Bomb*, a tout pour épater la galerie: les échantillonnages synthétiques font état d'une impressionnante banque de sons, les voix sont superbes, les climats très variés, ce disque est l'une des grandes réussites britanniques en 89. Très très créatif comme produit.

Cette musique est arrangée de façon exceptionnelle. Elle va allègrement du folk rock au blues en passant par les gammes arabisantes ou les plus corrosives envolées. L'harmonica y est traité comme un instrument neuf, tout ça témoigne d'un exceptionnel travail de studio. Je réécoute tout ça et je ne me lasse absolument pas.

L'ex-Smith, Johnny Marr fait dorénavant partie de The The, ce qui ajoute à la force compositionnelle de Johnson. En certains temps, la voix de Johnson ressemble à celle de Billy Idol, mais ce avec plusieurs neurones en supplément. Le chanteur de The The peut aussi se transformer en chanteur romantique et passionné, notamment dans un succulent duo avec la révélation irlandaise Sinéad O'Connor.

Matt Johnson n'a que 28 ans, il vient de se hisser au rang des plus grands artistes british avec cette puissante production.

MIND BOMB The The. Epic FE 45241, plus cassette et disque compact.

# Pour les collectionneurs: L'Africaine, de Meyerbeer



CLAUDE GINGRAS

Bien que demi-réussite au plan vocal, le concert d'airs d'opéras que Shirley Verrett donnait la semaine dernière au Festival international de Lanaudière a valu à l'auditoire une découverte: *L'Africaine*, de Meyerbeer.

Avant l'entracte, la chanteuse donna en effet la *Grande Scène du mancenillier*, qui termine l'opéra. La reine Séliska (« l'Africaine » du titre) s'est éprise de l'explorateur portugais Vasco da Gama. Mais Vasco aime une certaine Inès. Dans un élan de générosité, Séliska les renvoie dans leur pays. Du haut d'un promontoire dominant les flots, elle les regarde s'éloigner. « D'ici je vois la mer immense et sans limite... » Ce sont, chantés « lentement et à demi-voix » (indique la partition), les premiers mots de ce très long monologue au cours duquel Séliska se laisse mourir en s'étendant sous les branches d'un mancenillier, arbre dont le parfum passait pour être fatal.

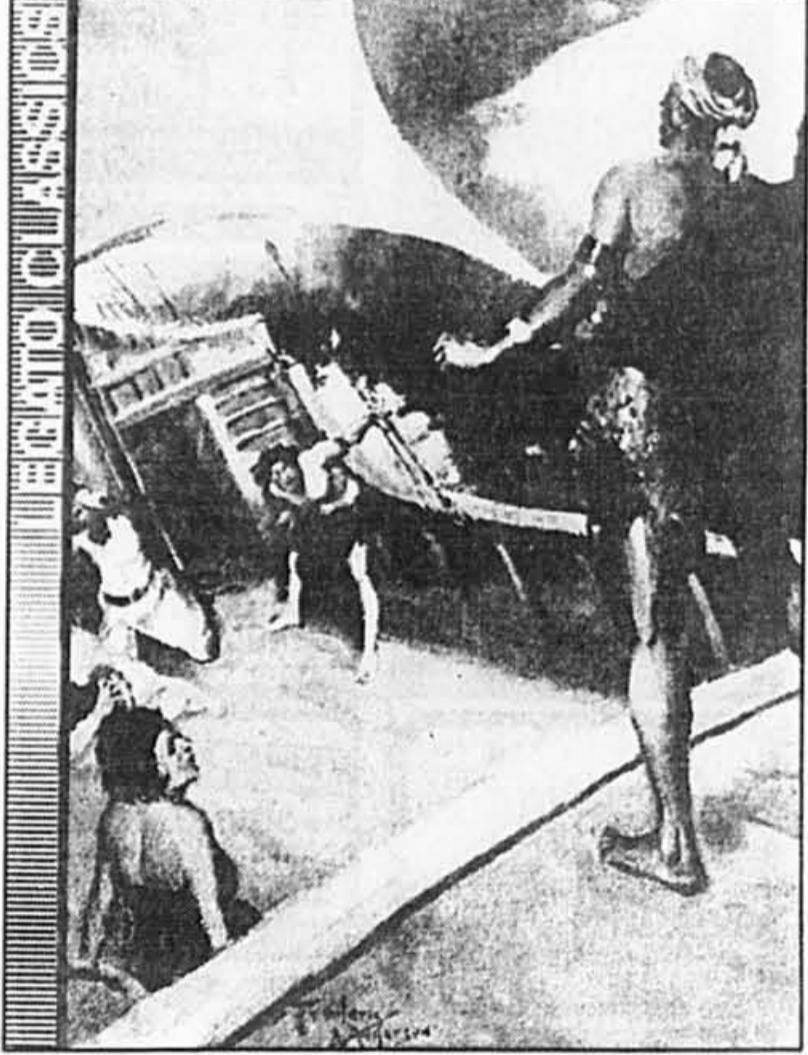
Ce qui manquait à la prestation de Shirley Verrett en fait de splendeur vocale et de vérité dramatique était compensé par l'environnement: la présence même de la chanteuse noire, robe exotique et chignon à l'avenant, et le demi-plein air de l'Amphithéâtre... Ce soir-là, on a vu l'Africaine.

On peut maintenant entendre intégralement (ou presque) l'opéra dont cette scène est le tragique aboutissement. Bien que *L'Africaine* n'ait jamais été gravée commercialement, il en existe un enregistrement pirate, publié par Legato Classics, maison spécialisée dans les enregistrements d'opéras pris sur le vif — un « live » de San Francisco de 1972 avec, précisément, Shirley Verrett dans le rôle-titre, entourée de Plácido Domingo en Vasco, Evelyn Mandac en Inès, la basse Simon Estes à ses débuts et les Canadiens Allan Monk et Norman Mittelmann (et non « Mittlemann »), sous la direction de Jean Perisson.

Vingt ans, six heures  
Né Jakob Liebmann Beer en 1791, fils d'un banquier allemand d'origine juive, Giacomo Meyerbeer passa la plus grande partie de sa vie à Paris. Il y travailla plus de vingt ans à *L'Africaine*, qu'il ne vit jamais cependant puisqu'il mourut en 1864, un an avant la création de ce dernier d'une série d'opéras français à grand spectacle mais d'une valeur musicale discutable qu'il produisit pour la scène parisienne.

À l'origine, l'oeuvre durait six heures. Dans la présente exécution, passages répétitifs et dialogues très secondaires ont été omis, pour constituer un ensemble quand même substantiel et représentatif de trois heures. Les quatrième et cinquième actes ont d'ailleurs été condensés en un seul.

L'audition confirme ce que nous savons déjà de la musique de Meyerbeer par *Les Huguenots* et *Le Prophète*, ses seuls autres opéras connus (sur un total d'une quinzaine) et les seuls à avoir été



enregistrés commercialement. Ici encore, les vers d'Eugène Scribe, également librettiste des deux opéras mentionnés, se révèlent d'une déconcertante facilité (« Combien tu m'es chère »/« Quoi, je lui suis chère ») et, surtout, la musique de Meyerbeer, malgré quelques beaux passages et quelques bons effets (un chœur de huit basses: les huit évêques du Conseil d'Etat chargé de juger Vasco), reste d'une affligeante banalité et a beaucoup vieilli. En comparaison, *Faust*, de Gounod, contemporain de *L'Africaine*, est un chef-d'oeuvre de littérature et d'invention mélodique.

**Un document**  
Et pourtant, l'enregistrement récupéré par Legato Classics possède une valeur indéniable. Il s'adresse d'abord aux collectionneurs et aux passionnés d'opéra et de raretés en ce domaine. Et il est d'autant plus recommandable que la réalisation est très bonne à tous égards.

Tout d'abord: une prise de son remarquable, pour un « live » de 1972. La lecture au laser rend bien l'intensité du spectacle, ponctuée par la solide direction de Jean Perisson, et surtout les voix des solistes et des chœurs. Certaines faiblesses chez les petits rôles s'estompent devant les qualités vocales et dramatiques que possédaient Verrett et Domingo à ce moment-là. En 1972, l'ex-mezzo chantait soprano avec netteté plus de bonheur qu'aujourd'hui. Le français des deux protagonistes est très acceptable; celui des autres chanteurs l'est aussi, dans l'ensemble. On regrette quand même que le coffret ne contienne pas le texte. Les bruits de scène et de salle sont négligeables. Mais tous les airs sont abondamment applaudis!

*L'Africaine* a fait l'objet d'une « résurrection » ces dernières années: Jessye Norman l'a chantée à

Florence en 1971, Shirley Verrett à San Francisco en 1972, Grace Bumbry à Londres en 1978. On note que, dans les trois cas, des Américaines de couleur chantaient l'Africaine, et toutes trois dans le français original. Il existe sans doute des pirates de Florence et de Londres; je ne connais que celui de San Francisco. Mais EMI a annoncé un enregistrement avec Jessye Norman. Jusqu'à présent, on ne possédait qu'un disque d'extraits de *L'Africaine*, réalisation de Philips, assez médiocre, avec Denise Monteil et Tony Poncet.

**Un air isolé**  
Au départ, l'oeuvre elle-même n'était connue que par un seul air: « O paradis », que chante Vasco lorsqu'il découvre un « monde nouveau » au quatrième acte, encore que cet air était et est encore presque toujours chanté en italien, *L'Africaine* ayant « fait carrière » principalement en traduction italienne, sous le titre *L'Africana*. Tous les ténors, de Caruso à Mario Lanza, ont gravé « O paradis ». Georges Thill et Raoul Jobin ont été parmi les rares à le chanter dans le français original.

Le coffret est complété par huit extraits de *Samson et Dalila*, de Saint-Saëns, également un « live » avec Domingo et Verrett, lesquels y sont cependant moins en voix. On n'indique ni date, ni chef, et Mme Verrett, rencontrée la semaine dernière, a dit ignorer la provenance de ces extraits de *Samson*.

MEYERBEER *L'Africaine*, opéra en cinq actes, Shirley Verrett, soprano (Séliska), Plácido Domingo, ténor (Vasco da Gama), Norman Mittelmann, baryton (Nelusko), Evelyn Mandac, soprano (Inès), Simon Estes, basse (Don Pedro), Allan Monk, baryton (le grand-père), et autres: Orchestre et chœur, dir. Jean Perisson.  
SAINT-SAËNS *Samson et Dalila* (extraits): Plácido Domingo, ténor (Samson), et Shirley Verrett, soprano (Dalila). Chef d'orchestre non identifié. (Legato Classics, compact seulement, coff. 3 d., LCD 116 3)

*Toi qui connais les secrets*  
*Du show business*  
*Joue sur moi...*

Pour en venir là, Marie Carmen est allée chercher les deux principaux comparses de Marjo, le guitariste Jean Millaire et le claviériste Pascal Mailloux; et s'est débrouillée pour obtenir deux textes de Luc Plamondon, *Piaf chanterait du rock* et *Joue sur moi*, déjà cités. Les autres textes sont d'elles ou de Daniel DeShai-me; plusieurs compositeurs ont collaboré à la musique.

La chanteuse a une voix moins typée que celle de Portal. Mais elle possède une qualité de dynamisme qui fait en sorte que son premier microsillon ne peut être rejeté du revers de la main malgré ses — trop — nombreuses faiblesses à tous les niveaux.

*Dans la peau* est trop égal, trop prévisible. On sent par exemple dans *C'est pas perdu* ou dans *Poupée de porcelaine* la meilleure volonté du monde; mais ce rock domestiqué parvient rarement à vraiment décoller: dans la pièce-titre, tous les efforts de Mailloux à la Hammond et du saxophoniste Reynald Wiseman n'y parviennent que relativement. Seul Millaire, avec ce don d'emportement qui est le sien, réussit à faire passer quelque émotion dans *T'oublier*.

Accessoirement, il faut bien constater que Marie Carmen n'a pas un talent infini de parolière, et ses mots font plus souvent qu'autrement dans la pensée positive et l'auto-congratulation. Ce n'est pas un crime; mais ce serait mieux si c'était meilleur!

**Elle fait du pop**  
Sortie d'une boîte à surprises, Martine Chevrier s'est en quelque sorte coulee dans le sillage de Céline Dion à ce point que, dans certaines ballades, les deux voix sont étonnamment proches l'une de l'autre — c'est le cas, par exemple, dans la pièce-titre du microsillon *Découvre-moi*.

Encore, Martine Chevrier chante des choses comme:  
*Je suis femme*  
*Jusqu'au bout des gestes...*

...ce qui laisse dans la bouche un arrière-goût du *Lolita* de l'autre adolescente à voix.

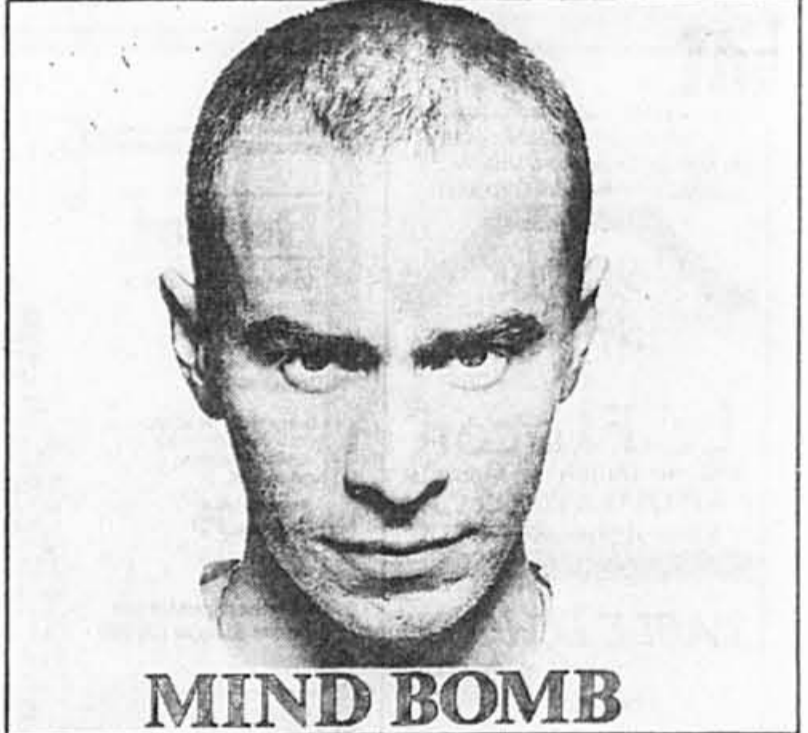
Quoi qu'il en soit, produit lui aussi par la maison des Disques Star, le microsillon de Martine Chevrier a grosso modo été fabriqué par le même groupe de musiciens que le *Hélène* de Roch Voisine: Scott Price aux arrangements et à la programmation, Michael Pucci à la guitare, Sylvain Bolduc à la basse et Richard Provençal à la batterie; on a ajouté des cuivres — des vrais — et quelques interventions spéciales comme celle du génial saxophoniste Martin Daviault dans *Quelle part*, pièce qui, à mon sens, devient d'ailleurs le meilleur titre du microsillon.

Celui-ci contient les deux succès actuels de Chevrier, *Danser pour danser*, qui est d'une insipidité rarement égalée; et *Tant qu'on s'aimera*, plutôt agréable à écouter. On trouvera également une pièce en anglais, *Intensity*, tentativement destinée à s'inscrire dans le circuit international de la *dance music* aseptisée.

L'oeuvre de Martine Chevrier a ceci en commun avec celle de Roch Voisine qu'elle est fort bien mise en boîte du point de vue de la technique et de l'instrumentation, et qu'elle est destinée au même public d'adolescents et de consommateurs de pop léger.

Il n'y a rien de plus à en dire sinon que, les limites du genre étant admises, Chevrier entretient un petit quelque chose d'artificiel qui n'est pas sans agacer et qui gâche même ses plus vocales envolées. Cela mis à part, tout est parfait, madame la marquise.

PORTAL, Louise Portal. Traffic. Disque, cassette, disque compact.  
DANS LA PEAU, Marie Carmen. Disques Double. Disque, cassette, disque compact.  
DÉCOUVRE MOI, Martine Chevrier. Disques Star. Disque, cassette, disque compact.



# MIND BOMB

## GALERIES D'ART

Darell Petit  
Naomi London  
Heather Nicol  
Sculptures et dessins jusqu'au 26 août 1989.  
GALERIE SAMUEL LALOUZ  
1620, rue Sherbrooke Ouest  
935-5455

MUSÉE D'ART DE SAINT-LAURENT  
**UNE EXPOSITION À VOIR**  
**L'EMAIL AU QUÉBEC**  
1949-1989  
JUSQU'AU 27 AOÛT  
615, boul. Sainte-Croix Saint-Laurent  
Métro Du Collège 747-7367  
Le musée d'art de Saint-Laurent bénéficie de l'aide financière du ministère des Affaires culturelles du Québec, du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, de la Ville et du Cégep de Saint-Laurent.

Nous désirons acheter des oeuvres de l'artiste suivant:  
**LÉON BELLEFLEUR**  
GALERIE michel-ange  
430, RUE BONSECOURS VIEUX-MONTREAL 875-8281  
OUVERT DU MERC AU DIM de 11 à 18 h.  
ACHETONS TABLEAUX COMPTANT

Restaurants

Raffinement et simplicité à la même table «renouvelée»

FRANÇOISE KAYLER

Dunham est un gentil petit village des Cantons de l'Est qui pourrait bien devenir un point d'attraction irrésistible pour tous ceux qui veulent bien faire quelques tours de roues à condition de pouvoir se mettre à table convenablement. Le paysage n'est pas aussi séduisant que celui qui, à quelques kilomètres, abrite les beaux vergers de Freighsburg, mais le climat a permis à la vigne de pousser là. Et les vignobles, que ce soit celui de l'Orpailleur ou celui des Côtes d'Ardoise, produisent des vins que l'on peut goûter et acheter à la propriété. De pompiers en vignes la route passe par le village, et la promenade par la table des Agapes.

lée». Ce terme peut faire peur. Peut, en tout cas, laisser craindre le pire depuis que la course à la nouveauté bouscule toutes les traditions culinaires. Le nom de l'enseigne peut aussi inquiéter. On se méfie toujours un peu devant tant de promesses. On a tort. Cette table est l'une des plus soignées de la province. Et le soin apporté aux moindres détails n'empêche pas l'établissement de tout faire avec simplicité. Ce sont des bouquets de fleurs des champs qui décorent la maison. Et la «vulgaire» quenouille y remplace le glaieul!

Anis étoilé, gingembre... Les Agapes, dans la conception de cette cuisine renouvelée, s'inspire de cuisines asiatiques pour donner un certain ton.

- Salade d'aubergine au gingembre
- Crevettes à l'anis étoilé
- Escalopes de veau aux noisettes
- Mignonnettes de porc aux dattes et aux abricots
- Sorbet fruit de la passion
- Assiette de fruits frais
- Thés
- Menu pour deux, avant vin, taxe et service: \$54.75

Les deux entrées étaient froides, servies toutes les deux avec le souci du respect des formes et des couleurs. Tout en vert sombre, flanquée de feuilles de laitue ourlées de brun, la salade d'aubergine, faite de dés de célegumes que l'on ne présente jamais de cette façon, était aussi douce que délibérément parfumée: chatoyante. Les crevettes, presque rouges, ouvertes en papillon, disposées en soleil sur une vinaigrette dorée, légère, fleurant l'huile d'olive et l'anis en petites touches, auraient été parfaites si les crustacés avaient eu plus de goût.

Petites pommes de terre sautées, carottes croquantes mais cuites, asperges juste attendries par la vapeur, fleurs blanches et vertes de chou, garnissaient les deux assiettes si parfaitement qu'après les avoir regardées... on les mangeait toutes.

Le veau était coupé en escalopes très fines et conservait toutes les qualités de blancheur et de finesse de chair que cette viande peut offrir quand elle est bien choisie et bien traitée. Mieux

RESTAURANT

Les Agapes

CUISINE RENOUELEE

qu'une sauce, une préparation légère et onctueuse, faite de fromage cottage et de poudre de noisettes, à peine rosie par un coulis de poivron, coiffait la viande. L'ensemble était délicat, parfumé, réjouissant.

Le plat de porc avait les mêmes qualités de base. Découpée

en petits médaillons cette viande était tendre et pourtant «charnue», blanche et rose à la fois. Le porc et les fruits font bon ménage. Cette alliance classique était «renouvelée» par le choix des fruits: dattes et abricots secs et par le traitement: sorte de «confiture» légère sur un mouil-

lement de vin blanc. Ce plat est une douce revanche pour cet animal qui n'a pas souvent les honneurs de la grande cuisine.

On propose du fromage, ce qui est rarement fait dans un restaurant. Brie et St-André étaient à la bonne température, servis sur assiette avec soin.

Au dessert, le sorbet aux fruits de la passion était beaucoup plus qu'un simple sorbet, parfumé avec plus de complexité sur une base beaucoup plus riche d'éléments que la simple pulpe d'un fruit. Le fond de l'assiette de fruits frais était badigeonné d'un coulis pour y tracer un dessin frais et parfumé en formes géométriques.

Derrière la maison, sous les arbres, comme dans un jardin on dresse les tables quand il fait beau. L'air y est doux et les oiseaux y chantent avant que tombe la nuit.

LES AGAPES  
3698 Principale  
DUNHAM  
(514)295-3467

**SPECIALITES MAROCAINES AUTHENTIQUES**  
11 ANS DE LA

- COUSCOUS
- PASTILLA
- MÉCHOUI

Salle de réception  
Traiteur pour toutes occasions  
«Meilleur restaurant»  
Gault et Millau  
Service de val et de parking

**Medina**  
de Marrakech,  
3464, rue Saint-Denis  
ouvert tous les jours de 11h30 à 2h  
282-0358

**Restaurant aux chutes de Richelieu**  
Brunch tous les dimanches  
Table d'hôte, midi et soir, et menu gastronomique

Fine cuisine italienne

486, Tère Rue, Richelieu Tél.: (514) 658-6689

**Buffet Antique**  
GUISINE ITALIENNE ET CONTINENTALE

TABLE D'HÔTE 1295\$  
à partir de

Au choix: steak, scaloppini, fruits de mer.

Reservez des maintenant

MENU D'AFFAIRES  
Guitariste-chanteur pour agrémentez votre repas.

6086, rue Sherbrooke Est  
Stationnement gratuit  
Res.: 255-2958

Une maison réputée pour la fraîcheur de ses fruits de mer et sa fine cuisine française.

**Le Flocon**  
540, rue Duluth est, Montréal  
APPORTEZ VOTRE VIN  
Réservations: 844-0713

TABLE D'HÔTE à partir de 1395\$

Ouvert du lundi au dimanche de 16 h à 24 h 30

Fêtez l'été au restaurant **Vita** NOUVEAU

Soirées musicales avec danse

Fondue chinoise à volonté (du dimanche au vendredi inclus) 995\$

BRUNCH MUSICAL DU DIMANCHE 1095\$

Rôti de boeuf dans la côte à volonté 1295\$

10174, boul. Pie-IX, Montréal-Nord Tél.: 321-2340

**La Goélette**  
8551, BOUL. ST-LAURENT 388-8393

FESTIVAL DE LANGOUSTINES 14,95\$ par pers.

Notre festin pour deux toujours à 49,95\$

**LE PIMENT ROUGE** WINDSOR LAURIER

CUISINE SZECHWANNAISE D'UNE CLASSE À PART

«Du grand art culinaire chinois»  
«Un plaisir sans cesse renouvelé»

Centre-ville de Montréal 1170, rue Peel 866-7816

Outremont 1020, av. Laurier ouest 272-2828

**Le Relais Berthelin**

Buffet 12.99  
Vendredi, samedi et dimanche soirs dès 17 heures.  
Rôti de boeuf à volonté  
Grand choix de salades, choix de plats chauds, variété de desserts, thé ou café

Brunch 11.99  
Dimanche de 10 h 30 à 15 h  
Oufs et crêpes préparés à votre goût

295 ouest, rue Saint-Charles, Longueuil 3 minutes à l'est du pont Jacques-Carrier

Cuisine française appréciée au goût des gens d'ici

**le st-malo inc.**  
De 11h30 à 2h30  
Fermé le dimanche  
(514) 845-6327  
1605, rue St-Denis  
Montréal, Québec

**Aux délices de Szechuan**  
Gastronomie pékinoise et szechuannoise  
1735, St-Denis 844-5542  
(Membre de l'A.R.Q.)  
Le savoir-faire au service du savoir-vivre

**L'AVENURA**  
Le goût de l'Italie

99, AV. LAURIER OUEST  
Rés.: 271-3095  
Restaurant officiel des Internationaux Player's

CUISINE FRANÇAISE ET SPECIALITE: CREVETTES

**Les Mauvais Garçons**

TABLE D'HÔTE Fermé le lundi  
4466, rue Marquette angle Mont-Royal  
Réservation: (514) 524-7989

**Lanterna Verde**  
620 A BOUL. ST-JEAN, POINTE-CLAIRE 695-5333

**Bulch Bouchard**

Soirée à l'opérette le samedi avec Denys Lavergne et ses invités

Trois spéciaux du soir (incl. potage et salade) du lundi au vendredi à partir de 6,75\$

assiette de l'Atlantique 9,95\$

Salon privé disponible.  
881, boul. de Maisonneuve est  
Rés.: 527-1221  
Metro Berri-UQAM

**L'ULTIME**  
Une découverte gastronomique  
Restaurant de fine cuisine  
5393, boul. Gouin ouest  
332-1706 Stationnement  
Salon pour vos réceptions de groupe

FONDUE CHINOISE À VOLONTÉ EN TABLE D'HÔTE

SUR RÉSERVATION  
LES SAMEDIS ET DIMANCHES  
CHOIX DE 3 TABLES D'HÔTE  
Festival de cuisines de grenouille  
Petite salons  
Capacité de 0 à 20 personnes

**Les Trois Lanternes**  
6218, rue St-Denis  
Sur réservation 276-9971

**BETTER**

RESTAURANT®

SALISSES EUROPÉENNES ET BIERES IMPORTÉES

Montréal  
4382, boul. Saint-Laurent 845-4554  
1310, boul. de Maisonneuve est 525-9832  
1430, rue Stanley, Métro Peel 848-9859  
Saint-Sauveur  
61, de la Gare 227-8591

Cuisine française classique mijotée par le patron depuis 15 ans.

**BONNE NOUVELLE «LES CHENÊTS»**  
OUVRE LE DIMANCHE DE 17 h 30 à 23 h  
NOUVEAU TABLE D'HÔTE TOUTS LES SOIRS  
cadre luxueux et romantique

2075, RUE BISHOP, MONTRÉAL • 844-1842

NOUVEAU MENU

«Cuisine Française» Spécialités québécoises

Brunch le samedi de 11h à 15h  
Le dim. à 11h et 13h30  
Buffet santé du lun. au ven. de 11h30 à 14h30

**Les Filles Du Roy**  
415, rue Bonsecours, Vieux-Montréal  
Tél.: 849-3535  
STATIONNEMENT GRATUIT

**La Renaudière**  
Fine cuisine française

MAGNIFIQUE TERRASSE PAYSAGÈRE

Mardi au vendredi, ouvert dès 11 h 30 — Fermé les lundis.  
Le soir, ouvert dès 17 h 30.

94, boul. Sainte-Rose Rés.: 622-7963

**Sancho Pansa**  
Fine cuisine espagnole et française  
Spectacle de flamenco DU JEUDI AU SAMEDI 20 H 30

Spécialité: PAELLAS

Ouvert tous les jours  
Menu spécial pour groupe

3458, avenue du Parc pres de la rue Sherbrooke 844-0558

**Le Caveau**  
La petite boîte où l'on mange bien.

Table d'hôte midi et soir  
Salon privé disponible  
Ouvert le dimanche

Au 2063, rue Victoria 844-1624

**GROUPEMENT QUALITÉ MONTRÉAL INC.**  
Réunis pour mieux vous servir

**RESTAURANT PORTO FINO**  
Grande cuisine italienne

2040, rue de la Montagne 849-2225 849-0726

**L'Armoricain**  
Un vent de Bretagne dans la cuisine française!

BONNES VACANCES

1550, Fullum (coin Maisonneuve) 523-2551  
Réouverture le 1<sup>er</sup> août  
Fermé le dimanche

à deux pas du théâtre Saint-Denis  
Venez à l'avant-spectacle!

**la sila**  
Le raffinement de la cuisine italienne

VACANCES ANNUELLES du 23 juillet au 14 août

844-5083

**LES HALLES**  
Le cœur de l'âme de Montréal

Parler d'affaires aux Halles est un plaisir

1450, rue Crescent 844-2328

Menu du jour du mardi au vendredi

Le soir, nos spécialités de notre table d'hôte gourmande du lundi au samedi  
Acceptons des groupes jusqu'à 45 personnes  
J. Landine, propriétaire depuis 1971

**La Capannina**  
Restaurant Italien

Vos Hôtes: Kitty et Mariano

2022 STANLEY 845-1852

**FILE DE FRANCE**  
Restaurant français élégant  
Piano-bar tous les soirs  
Souper dansant vendredi et samedi  
801, de Maisonneuve ouest 849-6331  
Stationnement au sous-sol

ÉLÉGANCE ET RAFFINEMENT D'ITALIE

Musique «Live» au piano le soir

**Raci**

RESTAURANT-BAR  
195 M. GILL COLLEGE, MONTREAL  
TEL.: 288-2901

**LA RAPIÈRE**  
«Le Bon Père»

La vraie cuisine française régionale du sud-ouest

Vos hôtes: Louis et Lise Naud  
1490, rue STANLEY (Métro Peel) 844-8920 - 844-5670

Salles de réception, groupes de 10 à 50 - fermé le dimanche

**RESTAURANT Le Piemontais**  
Cuisine italienne et française

1145A, rue De Bullion 861-8122  
Fermé le dimanche